

La vie chrétienne

Jean Calvin

1509-1564

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Texte français de Calvin (1560), mis en français courant par biblelibre.org.

Édition : Version en français courant, biblelibre.org, 2026, d'après l'Institution de la religion chrestienne, livre III, chapitres VI à X (texte de 1560, éd. Meyrueis, Paris, 1859).

Ces cinq chapitres de l'Institution de la religion chrétienne ont souvent été publiés à part, sous le titre de « Traité de la vie chrétienne ». L'orthographe, le vocabulaire et les phrases de 1560 ont été mis au français d'aujourd'hui, sans rien retrancher ni ajouter ; les sections gardent la numérotation de Calvin et les références bibliques, données entre parenthèses, mènent au texte.

Source : Institution de la religion chrestienne, tome II, Paris, Meyrueis, 1859 (archive.org) (<https://archive.org/details/institutiondelaro2calv>). Texte de 1560 du domaine public ; version en français courant de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant ces sources.

Fichier préparé par biblelibre.org (<https://biblelibre.org/bibliotheque/la-vie-chretienne>), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Chapitre VI : De la vie du chrétien, et d'abord des arguments par lesquels l'Écriture nous y exhorte

Chapitre VII : La somme de la vie chrétienne, où il est traité du renoncement à nous-mêmes

Chapitre VIII : Souffrir patiemment la croix, qui fait partie du renoncement à nous-mêmes

Chapitre IX : De la méditation de la vie à venir

Chapitre X : Comment il faut user de la vie présente et des biens qui la soutiennent

Chapitre VI

De la vie du chrétien, et d'abord des arguments par lesquels l'Écriture nous y exhorte

1. Nous avons dit que le but de notre régénération est qu'on voie dans notre vie une harmonie et un accord entre la justice de Dieu et notre obéissance, et que nous confirmions ainsi l'adoption par laquelle Dieu nous a reçus comme ses enfants. Certes, la Loi de Dieu contient en elle-même cette vie nouvelle par laquelle son image est restaurée en nous. Toutefois, parce que notre lenteur a besoin de beaucoup d'aiguillons et d'aides, il sera utile de rassembler, à partir de divers passages de l'Écriture, la manière de bien régler notre vie, afin que ceux qui désirent se convertir à Dieu ne s'égarent pas dans un zèle irréfléchi. En entreprenant de former la vie du chrétien, je n'ignore pas que j'aborde une matière vaste et variée, qui pourrait remplir un gros volume si je voulais la traiter en détail. Nous voyons en effet combien les exhortations des anciens docteurs sont longues quand ils ne traitent que d'une seule vertu en particulier. Cela ne vient pas d'un excès de bavardage : quelle que soit la vertu qu'on se propose de louer et de recommander, l'abondance de la matière fait qu'on n'a pas le sentiment de l'avoir bien traitée tant qu'on n'y a pas employé beaucoup de paroles. Mon intention n'est pas de développer la doctrine de vie que je veux donner au point d'exposer chaque vertu en particulier et de faire de longues exhortations. On pourra trouver cela dans les livres des autres, et surtout dans les Homélie des anciens docteurs, c'est-à-dire leurs sermons au peuple. Il me suffira de montrer un ordre par lequel le chrétien soit conduit et dirigé vers le juste but : bien ordonner sa vie. Je me contenterai, dis-je, de montrer brièvement une règle générale à laquelle il puisse rapporter toutes ses actions. Nous aurons peut-être un jour l'occasion de faire des développements comme ceux des sermons des anciens docteurs ; l'œuvre

que nous avons entre les mains demande que nous présentions une doctrine simple, aussi brièvement que possible. Or, de même que les philosophes posent certaines fins de l'honnêteté et de la droiture, d'où ils déduisent les devoirs particuliers et tous les actes de vertu, de même l'Écriture a sur ce point sa manière de faire, bien meilleure et plus sûre que celle des philosophes. Il y a seulement cette différence : les philosophes, pleins d'ambition comme ils l'étaient, ont recherché l'apparence la plus brillante possible, pour donner de l'éclat à l'ordre et à la disposition qu'ils suivaient et montrer ainsi leur subtilité. Au contraire, le Saint-Esprit, parce qu'il enseignait sans affectation et sans pompe, n'a pas toujours observé un ordre et une méthode précis, ni de façon si stricte ; mais puisqu'il en use parfois, il nous fait comprendre que nous ne devons pas les mépriser.

2. Cet ordre de l'Écriture dont nous parlons comporte deux parties. La première consiste à imprimer dans nos cœurs l'amour de la justice, vers laquelle nous ne sommes nullement enclins par nature. La seconde, à nous donner une règle sûre, qui ne nous laisse pas errer çà et là ni nous égarer dans la conduite de notre vie. Pour le premier point, l'Écriture a beaucoup d'excellentes raisons pour incliner notre cœur à aimer le bien ; nous en avons relevé plusieurs en divers endroits, et nous en aborderons encore quelques-unes ici. Sur quel meilleur fondement pouvait-elle commencer qu'en nous avertissant qu'il nous faut être sanctifiés, parce que notre Dieu est saint (Lévitique 19,1-2 ; 1 Pierre 1,16) ? Elle en ajoute la raison : alors que nous étions dispersés comme des brebis égarées et éparpillées dans le labyrinthe de ce monde, il nous a recueillis pour nous rassembler auprès de lui. Quand nous entendons parler de l'union de Dieu avec nous, nous devons nous souvenir que le lien de cette union est la sainteté. Non que nous parvenions à la compagnie de notre Dieu par le mérite de notre sainteté : il nous faut au contraire nous attacher d'abord à lui, avant d'être saints, afin qu'il répande sur nous de sa sainteté pour nous faire suivre là où il nous appelle. Mais parce qu'il appartient à sa gloire de n'avoir aucune familiarité avec l'iniquité et l'impureté, il nous

faut lui ressembler, puisque nous sommes à lui. C'est pourquoi l'Écriture nous enseigne que c'est là le but de notre vocation, que nous devons toujours avoir en vue si nous voulons répondre à notre Dieu. Car à quoi bon être délivrés de l'ordure et de la souillure où nous étions plongés, si nous voulons nous y vautrer toute notre vie ? De plus, elle nous avertit que, si nous voulons faire partie du peuple de Dieu, il nous faut habiter Jérusalem, sa ville sainte (Psaume 24,3). Comme il l'a consacrée et dédiée à son honneur, il n'est pas permis qu'elle soit souillée et profanée par des habitants impurs et profanes. De là ces paroles : celui qui marchera sans tache et s'appliquera à bien vivre habitera dans le tabernacle du Seigneur, parce qu'il ne convient pas que le sanctuaire où il habite soit infecté d'ordures comme une étable (Psaume 15,2 ; Ésaïe 35,8, et ailleurs).

3. De plus, pour nous émouvoir davantage, l'Écriture nous montre que, de même que Dieu s'est réconcilié avec nous en son Christ, de même il nous a donné en lui un exemple et un modèle auquel nous devons nous conformer (Romains 6,18). Que ceux qui pensent que seuls les philosophes ont bien et convenablement traité de la morale me montrent dans leurs livres un enseignement aussi bon que celui que je viens d'exposer. Quand ils veulent de tout leur pouvoir nous exhorter à la vertu, ils n'avancent rien d'autre que ceci : vivre conformément à la nature. L'Écriture nous conduit à une bien meilleure source d'exhortation. Non seulement elle nous commande de rapporter toute notre vie à Dieu, qui en est l'auteur ; mais, après nous avoir avertis que nous avons dégénéré de la véritable origine de notre création, elle ajoute que le Christ, en nous réconciliant avec Dieu son Père, nous est donné comme un exemple d'innocence dont l'image doit être reproduite dans notre vie. Que pourrait-on dire de plus vigoureux et de plus efficace ? Et que pourrait-on même demander de plus ? Car si Dieu nous adopte comme ses enfants à cette condition que l'image du Christ apparaisse dans notre vie, alors, si nous ne nous adonnons pas à la justice et à la sainteté, non seulement nous abandonnons notre Créateur par une

déloyauté bien lâche, mais nous le renions aussi comme Sauveur. Ensuite l'Écriture tire matière à nous exhorter de tous les bienfaits de Dieu et de toutes les parties de notre salut. Elle dit par exemple : puisque Dieu s'est donné à nous comme Père, nous méritons d'être accusés de lâche ingratitude si nous ne nous conduisons pas comme ses enfants (Malachie 1,6 ; Éphésiens 5,1 ; 1 Jean 3,1). Puisque le Christ nous a purifiés en nous lavant dans son sang, et nous a communiqué cette purification par le baptême, il ne convient pas que nous nous salissions d'une nouvelle ordure (Éphésiens 5,26 ; Hébreux 10,10 ; 1 Corinthiens 6,11 ; 1 Pierre 1,15.19). Puisqu'il nous a unis et greffés à son corps, nous devons veiller avec soin à ne nous souiller en rien, puisque nous sommes ses membres (1 Corinthiens 6,15 ; Jean 15,3 ; Éphésiens 5,23). Puisque lui, qui est notre tête, est monté au ciel, il nous faut renoncer à toute affection terrestre pour aspirer de tout notre cœur à la vie céleste (Colossiens 3,1-2). Puisque le Saint-Esprit nous consacre pour être les temples de Dieu, il nous faut faire en sorte que la gloire de Dieu soit exaltée en nous, et nous garder de recevoir quelque souillure (1 Corinthiens 3,16 ; 6,19 ; 2 Corinthiens 6,16). Puisque notre âme et notre corps sont destinés à l'immortalité du royaume de Dieu et à la couronne incorruptible de sa gloire, nous devons nous efforcer de les garder l'un et l'autre purs et sans tache jusqu'au jour du Seigneur (1 Thessaloniens 5,23). Voilà de bons fondements, bien propres à régler notre vie ; on n'en trouvera pas de semblables chez tous les philosophes. Car, quand il s'agit de montrer à l'homme quel est son devoir, ils ne vont jamais plus haut que d'exposer sa dignité naturelle.

4. Je dois ici m'adresser à ceux qui, n'ayant du Christ que le titre, veulent néanmoins être tenus pour chrétiens. Quelle audace de leur part de se glorifier de son nom sacré, puisque nul n'a de communion avec lui, sinon celui qui l'a vraiment connu par la parole de l'Évangile ! Or saint Paul nie qu'un homme ait reçu une vraie connaissance du Christ s'il n'a pas appris à se dépouiller du vieil homme, qui se corrompt par des désirs déréglés, pour se revêtir du Christ (Éphésiens 4,20-24). Il est donc clair que ces

gens-là prétendent faussement connaître le Christ, et qu'ils lui font en cela une grande injure, si beaux que soient leurs discours. Car l'Évangile n'est pas une doctrine de paroles, mais de vie. On ne doit pas seulement le saisir par l'intelligence et la mémoire, comme les autres disciplines : il doit posséder l'âme tout entière et avoir son siège et sa demeure au plus profond du cœur ; autrement il n'est pas vraiment reçu. Qu'ils cessent donc de se vanter, au déshonneur de Dieu, d'être ce qu'ils ne sont pas, ou bien qu'ils se montrent disciples du Christ. Certes, nous avons donné la première place à la doctrine en matière de religion, parce qu'elle est le commencement de notre salut. Mais il faut aussi, pour qu'elle nous soit utile et fructueuse, qu'elle pénètre entièrement au-dedans du cœur, qu'elle montre sa force dans notre vie, et même qu'elle nous transforme à sa nature. Les philosophes ont de bonnes raisons de s'irriter contre ceux qui font profession de leur art, qu'ils appellent maîtresse de vie, et qui pourtant le changent en un bavardage de sophistes. Combien plus avons-nous raison de détester ces bavards qui se contentent d'avoir l'Évangile à la bouche et le méprisent par toute leur vie ! Car sa puissance devrait pénétrer au plus profond du cœur et s'enraciner dans l'âme cent mille fois plus que toutes les exhortations des philosophes, qui ont, en comparaison, bien peu de vigueur.

5. Je n'exige pas que la conduite du chrétien ne soit que pur et parfait Évangile. Cela est souhaitable, certes, et il faut s'y efforcer ; toutefois je n'exige pas une perfection évangélique avec tant de sévérité et de rigueur que je refuse de reconnaître pour chrétien celui qui n'y serait pas parvenu. Car de cette façon tous les hommes du monde seraient exclus de l'Église, puisqu'on n'en trouvera pas un seul qui n'en soit encore bien loin, même s'il a beaucoup progressé, et que la plupart n'ont encore guère avancé ; et pourtant il ne faut pas les rejeter pour cela. Quoi donc ? Il nous faut certes avoir devant les yeux ce but, sur lequel toutes nos actions doivent être réglées : tendre à la perfection que Dieu nous commande. Il nous faut, dis-je, nous efforcer et aspirer à y parvenir. Car il ne nous est pas permis de faire un partage avec Dieu, en acceptant une partie de ce

qu'il nous commande dans sa Parole et en laissant l'autre de côté selon notre fantaisie. Il nous recommande toujours, en premier lieu, l'intégrité. Par ce mot il désigne une pure simplicité de cœur, vide et exempte de toute feinte, et opposée à la duplicité du cœur ; comme s'il était dit que le principal du bien vivre est spirituel, lorsque l'affection intérieure de l'âme se donne à Dieu sans feinte pour marcher dans la justice et la sainteté. Mais tant que nous vivons dans cette prison terrestre, nul d'entre nous n'est assez fort ni assez bien disposé pour se hâter dans cette course avec toute l'agilité qu'il devrait ; bien plus, la plupart sont si faibles et si débiles qu'ils chancellent et boitent, de sorte qu'ils ne peuvent guère avancer. Allons donc chacun selon notre petite mesure, et ne cessons pas de poursuivre le chemin que nous avons commencé. Nul ne marchera si pauvrement qu'il n'avance chaque jour un peu pour gagner du terrain. Ne cessons donc pas de tendre à progresser sans relâche dans la voie du Seigneur, et ne perdons pas courage si nous ne progressons que peu. Car, même si le résultat ne répond pas à notre souhait, tout n'est pas perdu quand aujourd'hui l'emporte sur hier. Regardons seulement notre but avec une simplicité pure et droite, et efforçons-nous de parvenir à notre fin, sans nous tromper par une vaine flatterie et sans excuser nos vices, mais en nous efforçant sans cesse de devenir de jour en jour meilleurs que nous ne sommes, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la bonté souveraine. Cette bonté, nous devons la chercher et la poursuivre tout le temps de notre vie, pour la saisir lorsque, dépouillés de la faiblesse de notre chair, nous y aurons pleinement part : c'est-à-dire quand Dieu nous recevra dans sa compagnie.

Chapitre VII

La somme de la vie chrétienne, où il est traité du renoncement à nous-mêmes

1. Venons maintenant au second point. La Loi de Dieu offre certes une excellente méthode et un ordre bien réglé pour organiser notre vie ; néanmoins il a paru bon à ce bon Maître céleste de former les siens, par un enseignement plus précis, à la règle qu'il leur avait donnée dans sa Loi. Le principe de la méthode qu'il suit est le suivant : le devoir des croyants est d'offrir leur corps à Dieu en sacrifice vivant, saint et agréable, et c'est en cela que consiste le culte légitime que nous avons à lui rendre (Romains 12,1-2). De là vient cette exhortation : que les croyants ne se conforment pas à la figure de ce siècle, mais qu'ils soient transformés par le renouvellement de l'intelligence, pour chercher et connaître la volonté de Dieu. C'est déjà beaucoup de dire que nous sommes consacrés et dédiés à Dieu, pour ne plus rien penser désormais, ne rien dire, méditer ou faire, sinon pour sa gloire. Car il n'est pas permis d'employer une chose sacrée à un usage profane. Or si nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais appartenons au Seigneur, on voit par là ce que nous avons à faire pour ne pas nous égarer, et vers où nous devons diriger toutes les parties de notre vie. Nous ne sommes pas à nous : que notre raison et notre volonté ne dominent donc pas dans nos décisions ni dans ce que nous avons à faire. Nous ne sommes pas à nous : ne nous fixons donc pas pour but de chercher ce qui nous est avantageux selon la chair. Nous ne sommes pas à nous : oublions-nous donc nous-mêmes autant que possible, avec tout ce qui nous entoure. Et encore : nous sommes au Seigneur, vivons et mourons pour lui. Nous sommes au Seigneur : que sa volonté et sa sagesse président donc à toutes nos actions. Nous sommes au Seigneur : que toutes les parties de notre vie soient rapportées à lui comme à leur fin unique. Ô combien a progressé

l'homme qui, se sachant n'être pas à lui-même, a retiré à sa propre raison la seigneurie et le gouvernement de sa personne pour les remettre à Dieu ! Car si la pire peste qui perd et ruine les hommes est de se complaire en eux-mêmes, l'unique port du salut est, à l'inverse, de ne pas être sage à ses propres yeux, de ne rien vouloir de soi-même, mais de suivre seulement le Seigneur. Que notre premier pas soit donc de nous retirer de nous-mêmes, afin d'appliquer toute la force de notre intelligence au service de Dieu. J'appelle service non seulement celui qui consiste à obéir à sa Parole, mais celui par lequel l'intelligence de l'homme, vidée de son propre sens, se convertit entièrement et se soumet à l'Esprit de Dieu. Cette transformation, que saint Paul appelle renouvellement de l'intelligence (Éphésiens 4,23), a été ignorée de tous les philosophes, bien qu'elle soit la première entrée dans la vie. Car ils enseignent que la raison seule doit gouverner et régler l'homme, ils pensent qu'il faut l'écouter et la suivre elle seule, et ainsi ils lui confient le gouvernement de la vie. Au contraire, la philosophie chrétienne veut qu'elle cède et se retire pour laisser place à l'Esprit saint et se laisser dompter par sa conduite, afin que l'homme ne vive plus de lui-même, mais qu'il ait en lui et laisse vivre et régner Christ (Galates 2,20).

2. De là découle l'autre partie que nous avons posée : ne pas chercher ce qui nous plaît, mais ce qui plaît à Dieu et sert à exalter sa gloire. C'est là aussi une grande vertu : nous étant presque oubliés nous-mêmes, ou du moins sans nous soucier de nous, nous appliquer fidèlement de tout notre zèle à suivre Dieu et ses commandements. Car lorsque l'Écriture nous défend de nous préoccuper particulièrement de nous-mêmes, non seulement elle efface de notre cœur l'avarice, le désir de dominer, d'atteindre de grands honneurs ou de belles alliances, mais elle veut aussi extirper toute ambition, tout appétit de gloire humaine et d'autres pestes cachées. Il faut assurément que le chrétien soit disposé de telle sorte qu'il pense avoir affaire à Dieu toute sa vie. S'il a cette pensée, de même qu'il songera qu'il doit lui rendre compte de toutes ses œuvres, il dirigera aussi vers lui toute son intention et la tiendra fixée sur lui. Car quiconque

regarde à Dieu en toutes ses œuvres détourne facilement son esprit de toute pensée vaine. Voilà le renoncement à nous-mêmes que Christ exige si soigneusement de tous ses disciples comme leur premier apprentissage (Matthieu 16,24). Quand le cœur de l'homme en est une fois rempli, l'orgueil, la fierté et l'ostentation en sont d'abord chassés, puis aussi l'avarice, l'intempérance, le goût du superflu et de tous les plaisirs, avec les autres vices qui naissent de l'amour de nous-mêmes. Au contraire, partout où ce renoncement ne règne pas, ou bien l'homme se laisse aller à toute bassesse sans honte ni pudeur, ou bien, s'il y a en lui quelque apparence de vertu, elle est corrompue par un mauvais désir de gloire. Qu'on me montre en effet un homme qui fasse du bien gratuitement aux autres sans avoir renoncé à lui-même, selon ce commandement du Seigneur. Car ceux qui n'ont pas eu cette disposition ont pour le moins cherché la louange en pratiquant la vertu. Même les philosophes, qui ont le plus combattu pour montrer que la vertu est désirable pour elle-même, ont été si gonflés d'orgueil et de fierté qu'on voit bien qu'ils n'ont recherché la vertu pour aucune autre raison que pour avoir de quoi s'enorgueillir. Or, bien loin que les ambitieux qui cherchent la gloire du monde, ou ce genre de gens qui crèvent d'une présomption intérieure, puissent plaire à Dieu, il déclare que les premiers ont reçu leur salaire en ce monde, et que les seconds sont plus loin du royaume de Dieu que les publicains et les prostituées. Toutefois, nous n'avons pas encore exposé clairement par combien d'obstacles l'homme est empêché de s'adonner au bien tant qu'il n'a pas renoncé à lui-même. On a dit autrefois avec vérité qu'il y a un monde de vices caché dans l'âme de l'homme. Et nous n'y trouverons pas d'autre remède que de renoncer à nous-mêmes et, sans égard pour ce qui nous plaît, de diriger et d'appliquer notre intelligence à chercher ce que Dieu demande de nous, et à le chercher uniquement parce que cela lui est agréable.

3. Saint Paul, dans un autre passage, détaille plus distinctement toutes les parties d'une vie bien réglée, quoique brièvement. « La grâce de Dieu, dit-il, s'est manifestée pour le salut de tous les hommes ; elle nous

enseigne à rejeter toute impiété et les convoitises du monde, et ainsi à vivre sobrement, justement et saintement dans le siècle présent, en attendant la bienheureuse espérance et la manifestation de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné pour nous racheter de toute iniquité et nous purifier pour lui-même, afin que nous soyons un peuple qui lui appartienne, appliqué aux bonnes œuvres » (Tite 2,11-14). Après avoir mis en avant la grâce de Dieu pour nous donner courage, voulant aussi nous ouvrir le chemin pour marcher au service de Dieu, il ôte deux obstacles qui pourraient fort nous gêner : l'impiété, à laquelle nous ne sommes que trop enclins par nature, puis les convoitises du monde, qui s'étendent plus loin. Sous ce mot d'impiété, il désigne non seulement les superstitions, mais il comprend aussi tout ce qui est contraire à la vraie crainte de Dieu. Les convoitises du monde équivalent aux désirs de la chair. Ainsi il nous commande de nous dépouiller de notre nature à l'égard des deux parties de la Loi, et de rejeter loin de nous tout ce que notre raison et notre volonté nous proposent. Par ailleurs, il ramène toutes nos actions à trois parties : la sobriété, la justice et la piété. La première, la sobriété, signifie sans aucun doute aussi bien la chasteté et la tempérance qu'un usage pur et modéré de tous les biens de Dieu, et la patience dans la pauvreté. Le mot de justice comprend la droiture avec laquelle nous devons vivre avec notre prochain pour rendre à chacun ce qui lui revient. La piété, qu'il met en troisième lieu, nous purifie de toute souillure du monde pour nous unir à Dieu dans la sainteté. Quand ces trois vertus sont unies par un lien inséparable, elles forment une perfection entière. Mais rien n'est plus difficile que de quitter notre raison, de dompter nos convoitises, et même d'y renoncer entièrement, pour nous consacrer à Dieu et à nos frères et méditer une vie angélique dans cette boue terrestre. C'est pourquoi saint Paul, pour dégager nos âmes de tous leurs liens, nous rappelle à l'espérance de l'immortalité bienheureuse : il dit que nous ne combattons pas en vain, puisque Jésus-Christ, une fois apparu comme rédempteur, montrera lors de sa dernière venue le fruit du salut qu'il nous a acquis.

De cette manière, il nous arrache à toutes les séductions qui nous éblouissent d'ordinaire, au point que nous n'aspirons pas comme il le faudrait à la gloire céleste ; et en même temps il nous avertit d'être des pèlerins en ce monde, afin de ne pas perdre l'héritage des cieux.

4. Or ces paroles nous montrent que le renoncement à nous-mêmes regarde en partie les hommes, en partie Dieu, et même principalement Dieu. Car lorsque l'Écriture nous commande de nous comporter envers les hommes de telle sorte que nous les préférerions à nous-mêmes en honneur et que nous travaillions fidèlement à leur bien (Romains 12,10 ; Philippiens 2,3), elle donne des commandements dont notre cœur n'est pas capable s'il n'est d'abord vidé de son sentiment naturel. Car nous sommes tous si aveuglés et emportés par l'amour de nous-mêmes qu'il n'y a personne qui ne pense avoir de bonnes raisons de s'élever au-dessus de tous les autres et de mépriser tout le monde en comparaison de soi. Si Dieu nous a donné quelque grâce digne d'estime, aussitôt notre cœur s'élève sous ce prétexte : non seulement nous nous enflons, mais nous crevons presque d'orgueil. Les vices dont nous sommes pleins, nous les cachons soigneusement aux autres, et nous nous faisons croire qu'ils sont petits et légers, ou même nous les prenons parfois pour des vertus. Quant aux grâces, nous les estimons tant en nous que nous allons jusqu'à les admirer. Si elles apparaissent chez d'autres, et même plus grandes, nous les obscurcissons ou les dénigrons autant que nous le pouvons, pour ne pas être contraints de leur céder. Au contraire, quels que soient les vices de notre prochain, nous ne nous contentons pas de les relever avec rigueur, mais nous les grossissons odieusement. De là vient cette insolence : chacun de nous, comme s'il était exempté de la condition commune, veut l'emporter sur tous les autres et, sans en excepter un seul, les méprise tous comme ses inférieurs. Les pauvres cèdent bien aux riches, les roturiers aux nobles, les serviteurs à leurs maîtres, les ignorants aux savants ; mais il n'est personne qui n'entretienne en son cœur quelque idée qu'il mérite d'être placé au-dessus de tous les autres. Ainsi chacun, à sa manière, se flatte et nourrit un royaume dans son

cœur. Car, s'attribuant les qualités dont il se plaît, il censure l'esprit et les mœurs des autres. Et si l'on en vient à la dispute, alors le venin sort et se montre. Il y en a bien beaucoup qui ont une apparence de douceur et de modestie tant qu'ils ne voient rien qui ne leur plaise ; mais combien peu gardent la douceur et la modestie quand on les pique et les irrite ! Et de fait, il ne peut en être autrement tant que cette peste mortelle, s'aimer et s'exalter soi-même, n'est pas arrachée du fond du cœur, comme l'Écriture l'en arrache. Car si nous écoutons son enseignement, nous devons nous souvenir que toutes les grâces que Dieu nous a faites ne sont pas nos biens propres, mais des dons gratuits de sa générosité. Si donc quelqu'un s'enorgueillit, il montre par là son ingratitude. « Qui est-ce qui te met au-dessus des autres ? dit saint Paul. Et si tu as tout reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si cela ne t'avait pas été donné ? » (1 Corinthiens 4,7). D'autre part, en reconnaissant sans cesse nos vices, nous devons nous ramener à l'humilité. Ainsi il ne restera rien en nous qui puisse nous enfler, mais il y aura plutôt bien des raisons de nous rabaisser et de nous abattre. De plus, il nous est commandé d'avoir en tel honneur et en tel respect tous les dons de Dieu que nous voyons chez notre prochain que, à cause d'eux, nous honorions les personnes en qui ils résident. Car ce serait une trop grande audace et une trop grande impudence de vouloir dépouiller un homme de l'honneur que Dieu lui a fait. Il nous est encore commandé de ne pas regarder aux vices, mais de les couvrir : non pour les entretenir par la flatterie, mais pour ne pas accabler celui qui a commis quelque faute, puisque nous lui devons amour et honneur. Il en résultera que, quel que soit celui avec qui nous avons affaire, nous nous conduirons non seulement avec modestie et modération, mais aussi avec douceur et amitié ; tout comme, à l'inverse, on ne parviendra jamais à la vraie douceur par un autre chemin qu'en ayant le cœur disposé à s'abaisser et à honorer les autres.

5. Quant à faire notre devoir en cherchant le bien de notre prochain, combien cela est difficile ! Si nous ne laissons pas derrière nous le souci de nous-mêmes et ne nous dépouillons pas de toute affection charnelle,

nous ne ferons rien en ce domaine. Car qui accomplira les devoirs que saint Paul exige au nom de la charité, s'il n'a pas renoncé à lui-même pour se donner entièrement à son prochain ? « La charité, dit-il, est patiente, bienveillante ; elle n'est ni désagréable ni insolente ; elle n'a ni orgueil ni envie ; elle ne cherche pas son propre intérêt », etc. (1 Corinthiens 13,4-5). N'y eût-il que cette seule parole, que nous ne devons pas chercher notre propre intérêt, il faudrait déjà faire une grande violence à notre nature. Elle nous entraîne en effet si fort dans l'amour de nous-mêmes qu'elle ne nous laisse pas aisément négliger ce qui nous est bon pour veiller au profit des autres, ou plutôt abandonner notre droit pour le céder à notre prochain. Or, pour nous amener à cette raison, l'Écriture nous montre que tout ce que nous avons reçu du Seigneur par grâce nous a été confié à cette condition : que nous le mettions au service du bien commun de l'Église. Et puisque l'usage légitime de toute grâce est un partage aimable et généreux avec notre prochain, on ne pouvait trouver, pour régler ce partage, de meilleure règle ni de plus sûre que celle-ci : tout ce que nous avons de bon, Dieu nous l'a remis en dépôt, et à cette condition que ce soit distribué au profit des autres. Toutefois l'Écriture va encore plus loin, en comparant les grâces que chacun de nous possède à la fonction propre de chaque membre dans un corps humain. Aucun membre n'a sa capacité pour lui-même ni ne l'emploie à son usage particulier : il s'en sert au profit des autres, et n'en reçoit aucun avantage, sinon celui qui découle du profit répandu dans tout le corps. De la même manière, le croyant doit mettre toutes ses capacités au service de ses frères, sans pourvoir à lui-même en particulier, mais en ayant toujours son intention dirigée vers l'utilité commune de l'Église (1 Corinthiens 12,12). Tenons donc cette règle pour faire le bien et exercer l'humanité : de tout ce que le Seigneur nous a donné et par quoi nous pouvons aider notre prochain, nous sommes les gérants, et nous aurons un jour à rendre compte de la façon dont nous aurons rempli notre charge. De plus, il n'y a pas d'autre façon de bien et justement gérer ce qui nous est confié que celle qui se règle sur la charité. Il en résultera que

non seulement nous joindrons le souci du bien de notre prochain au soin que nous prendrons de notre propre intérêt, mais encore que nous soumettrons notre intérêt à celui des autres. Et de fait, pour nous montrer que telle est la manière de bien et dûment administrer ce qu'il nous donne, le Seigneur l'a recommandée autrefois au peuple d'Israël jusque dans les moindres bienfaits qu'il lui accordait. Il a en effet ordonné qu'on lui offre les prémices des fruits nouveaux (Exode 22,29 ; 23,19), afin que le peuple atteste par là qu'il ne lui était permis de jouir d'aucun fruit des biens qui n'auraient pas été consacrés à Dieu. Or si les dons de Dieu ne nous sont finalement sanctifiés qu'après que nous les lui avons consacrés de notre main, il est évident que c'est un abus condamnable quand cette consécration n'a pas lieu. D'autre part, ce serait folie de vouloir enrichir Dieu en lui faisant part de ce que nous avons en main. Puisque notre bienfaisance ne peut l'atteindre, comme le dit le prophète (Psaume 16,2-3), il nous faut l'exercer envers ses serviteurs qui sont dans le monde. C'est pourquoi les aumônes sont comparées à des offrandes saintes (Hébreux 13,16 ; 2 Corinthiens 9,5.12), pour montrer qu'elles correspondent aujourd'hui à l'observance ancienne de la Loi dont je viens de parler.

6. De plus, pour que nous ne nous lassions pas de faire le bien (ce qui arriverait autrement à chaque instant), il nous faut aussi nous souvenir de ce qu'ajoute l'apôtre : la charité est patiente et ne s'irrite pas facilement (1 Corinthiens 13,4). Le Seigneur commande sans exception de faire du bien à tous, alors que la plupart en sont indignes si nous les estimons selon leur propre mérite. Mais l'Écriture prévient l'objection en nous avertissant que nous n'avons pas à regarder ce que les hommes méritent par eux-mêmes, mais plutôt à considérer en tous l'image de Dieu, à laquelle nous devons tout honneur et tout amour ; et qu'il nous faut la reconnaître particulièrement chez ceux de la famille de la foi (Galates 6,10), parce qu'elle est en eux renouvelée et restaurée par l'Esprit de Christ. Quel que soit donc celui qui se présentera à nous en ayant besoin de notre aide, nous n'aurons aucune raison de refuser de

nous dépenser pour lui. Si nous disons que c'est un étranger, le Seigneur a imprimé en lui une marque qui doit nous être familière ; c'est pour cette raison qu'il nous exhorte à ne pas mépriser notre propre chair (Ésaïe 58,7). Si nous alléguons qu'il est méprisable et sans valeur, le Seigneur réplique en nous montrant qu'il l'a honoré en faisant briller en lui son image. Si nous disons que nous ne lui devons rien, le Seigneur nous répond qu'il l'a mis à sa place, afin que nous reconnaissions envers lui les bienfaits que lui-même nous a faits. Si nous disons qu'il ne mérite pas que nous fassions un pas pour lui, l'image de Dieu, que nous avons à contempler en lui, mérite bien que nous nous exposions pour elle avec tout ce qui est à nous. Même s'il s'agissait d'un homme qui non seulement n'aurait rien mérité de nous, mais nous aurait fait beaucoup de torts et d'outrages, ce ne serait pas encore une raison suffisante pour cesser de l'aimer et de lui rendre service. Car si nous disons qu'il n'a mérité de nous que du mal, Dieu pourra nous demander quel mal il nous a fait, lui de qui nous tenons tout notre bien. En effet, quand il nous commande de pardonner aux hommes les offenses qu'ils nous ont faites (Luc 17,3 ; Matthieu 6,14 ; 18,35), il les prend à son compte. Il n'y a que ce chemin pour parvenir à ce qui est non seulement difficile à la nature humaine, mais lui répugne entièrement : aimer ceux qui nous haïssent, rendre le bien pour le mal, prier pour ceux qui disent du mal de nous (Matthieu 5,44). Nous y parviendrons, dis-je, si nous nous souvenons que nous ne devons pas nous arrêter à la méchanceté des hommes, mais plutôt contempler en eux l'image de Dieu, qui, par son excellence et sa dignité, peut et doit nous pousser à les aimer et effacer tous les vices qui pourraient nous en détourner.

7. Cette mortification aura donc lieu en nous lorsque notre charité sera accomplie. Celle-ci consiste non pas seulement à s'acquitter de tous les devoirs qui appartiennent à la charité, mais à s'en acquitter avec une vraie affection d'amitié. Car il peut arriver que quelqu'un fasse entièrement pour son prochain tout ce qu'il lui doit quant au devoir extérieur, et soit pourtant bien loin de faire son devoir comme il le faut.

On en voit beaucoup qui veulent passer pour très généreux, et qui pourtant ne donnent rien sans le reprocher, par une mine hautaine ou par une parole arrogante. Nous en sommes venus, de notre temps, à ce malheur que la plupart des gens ne font aucune aumône sans humilier celui qui la reçoit. Une telle perversité n'aurait pas dû être tolérée, même chez les païens. Or le Seigneur demande aux chrétiens bien plus qu'un visage joyeux et allègre pour rendre leur bienfaisance aimable par l'humanité et la douceur. D'abord, il faut qu'ils se mettent à la place de celui qui a besoin de secours, qu'ils aient pitié de son sort comme s'ils le ressentiaient et le supportaient eux-mêmes, et qu'ils soient touchés de la même compassion pour lui venir en aide que s'il s'agissait d'eux-mêmes. Celui qui aura un tel cœur, en rendant service à ses frères, non seulement ne souillera pas sa bienfaisance d'arrogance ou de reproche, mais encore ne méprisera pas celui à qui il fait du bien à cause de son indigence, et ne voudra pas l'assujettir comme s'il lui était redevable. De même, nous n'accablons pas l'un de nos membres pour le soulagement duquel tout le reste du corps travaille, et nous ne pensons pas qu'il soit spécialement redevable aux autres membres parce qu'il leur a donné plus de peine qu'il n'en a pris pour eux. Car ce que les membres se communiquent entre eux n'est pas regardé comme un don gratuit, mais plutôt comme le paiement et l'acquittement de ce qui est dû selon la loi de la nature ; et on ne pourrait le refuser sans que cela fasse horreur. Par ce moyen, nous gagnerons aussi un autre point : nous ne penserons pas être quittes et libérés quand nous aurons fait notre devoir en quelque occasion, comme on le croit communément. Car lorsqu'un homme riche a donné un peu de son bien, il laisse là toutes les autres charges et s'en dispense comme si elles ne le concernaient en rien. Au contraire, chacun estimera que, de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il peut, il est débiteur envers son prochain, et qu'il ne doit mettre d'autre limite à l'obligation de lui faire du bien que le manque de moyens ; et ces moyens, aussi loin qu'ils peuvent s'étendre, doivent être soumis à la règle de la charité.

8. Traitons encore plus longuement de l'autre partie du renoncement à nous-mêmes, celle qui regarde Dieu. Nous en avons déjà parlé çà et là, et il serait superflu de répéter tout ce qui en a été dit. Il suffira de montrer comment elle doit nous former à la patience et à la douceur. D'abord donc, quand nous cherchons le moyen de vivre ou de nous reposer à notre aise, l'Écriture nous ramène toujours à ceci : nous remettre à Dieu avec tout ce qui nous appartient, et lui soumettre les affections de notre cœur pour les dompter et les maîtriser. Nous avons une intempérance furieuse et un désir effréné de briguer le crédit et les honneurs, de rechercher le pouvoir, d'amasser des richesses et de rassembler tout ce qui nous paraît propre au faste et à la magnificence. D'autre part, nous craignons et haïssons extraordinairement la pauvreté, l'obscurité et le déshonneur ; c'est pourquoi nous les fuyons autant que nous le pouvons. Voilà pourquoi on voit dans quelle inquiétude d'esprit vivent tous ceux qui règlent leur vie selon leur propre jugement : combien de moyens ils essaient, de combien de façons ils se tourmentent pour parvenir là où les poussent leur ambition et leur avarice, et pour éviter la pauvreté et une condition modeste. Pour ne pas s'empêtrer dans ces pièges, les croyants devront donc suivre ce chemin. D'abord, ils ne doivent désirer, espérer ni imaginer aucun autre moyen de prospérer que la bénédiction de Dieu, et c'est donc sur elle qu'ils doivent s'appuyer et se reposer en toute assurance. Car il semble bien que la chair se suffise à elle-même pour parvenir à ses fins, quand elle aspire aux honneurs et aux richesses par son habileté ou par ses efforts, ou quand elle est aidée par la faveur des hommes ; il est pourtant certain que tout cela n'est rien, et que nous ne pourrons jamais rien gagner ni par notre intelligence ni par notre travail, sinon dans la mesure où le Seigneur fera prospérer l'un et l'autre. Au contraire, la bénédiction seule trouvera un chemin au milieu de tous les obstacles pour nous faire réussir en toutes choses. De plus, à supposer que nous puissions sans elle acquérir quelque honneur ou quelque richesse (comme nous voyons tous les jours les méchants parvenir à de grandes richesses et à de hautes situations), puisque là où est la

malédiction de Dieu on ne saurait goûter une seule goutte de bonheur, nous n'obtiendrons rien qui ne tourne à notre malheur si sa bénédiction n'est pas sur nous. Or ce serait une grande folie de convoiter ce qui ne peut que nous rendre misérables.

9. Si donc nous croyons que tout moyen de prospérer réside dans la seule bénédiction de Dieu, et que sans elle toute misère et toute calamité nous attendent, notre devoir est de ne pas aspirer aux richesses et aux honneurs avec une convoitise excessive, en nous fiant à notre intelligence, à notre application, à la faveur des hommes ou à la fortune, mais de toujours regarder à Dieu, afin d'être conduits par lui dans la condition qu'il lui plaira. Il en résultera que nous ne nous efforcerons pas d'attirer à nous les richesses ni de ravir les honneurs à tort ou à raison, par la violence ou par la ruse et par d'autres moyens détournés, mais que nous chercherons seulement les biens qui ne nous détourneront pas de l'innocence. Car qui espérera que la bénédiction de Dieu l'aide à commettre fraudes, rapines et autres méfaits ? Comme elle n'assiste que ceux qui sont droits dans leurs pensées et dans leurs œuvres, l'homme qui la désire doit par là même être détourné de toute iniquité et de toute mauvaise pensée. De plus, elle sera comme une bride pour nous retenir, afin que nous ne brûlions pas d'un désir déréglé de nous enrichir et que nous ne cherchions pas ambitieusement à nous élever. Car quelle impudence serait-ce de penser que Dieu doit nous aider à obtenir ce que nous désirons contre sa Parole ! Loin de nous l'idée qu'il fasse avancer par l'aide de sa bénédiction ce qu'il maudit de sa bouche. Enfin, quand les choses n'arriveront pas selon notre espoir et nos souhaits, cette considération nous retiendra de nous laisser aller à l'impatience et de prendre notre condition en horreur. Car nous saurons que ce serait murmurer contre Dieu, par la volonté de qui sont distribués pauvreté et richesses, mépris et honneurs. En somme, quiconque se reposera sur la bénédiction de Dieu, comme on l'a dit, n'aspirera par des moyens mauvais et détournés à aucune des choses que les hommes convoitent avec une avidité enragée, puisqu'il saura que ce moyen ne lui servirait à

rien. Et s'il lui arrive quelque prospérité, il ne l'attribuera ni à son application, ni à son habileté, ni à la fortune, mais il reconnaîtra qu'elle vient de Dieu. D'autre part, s'il ne parvient guère à avancer pendant que les autres s'élèvent à souhait, et même s'il recule, il ne laissera pas de supporter sa pauvreté avec plus de patience et de modération qu'un incroyant ne supporterait une fortune moyenne, moins grande qu'il ne la désirerait. Car il aura un réconfort où il pourra trouver plus de repos que dans toutes les richesses du monde, même rassemblées en un monceau : il estimera que toutes choses sont réglées par Dieu comme il est utile à son salut. Nous voyons que David avait ces dispositions : suivant Dieu et se laissant gouverner par lui, il déclare qu'il est semblable à un enfant tout juste sevré, et qu'il ne marche pas dans des choses trop hautes et au-dessus de sa nature (Psaume 131,1-2).

10. Ce n'est d'ailleurs pas seulement en ce domaine que les croyants doivent garder une telle patience et une telle modération : ils doivent aussi l'étendre à tous les événements auxquels la vie présente est sujette. C'est pourquoi nul n'a vraiment renoncé à lui-même s'il ne s'est remis à Dieu au point d'accepter volontairement que toute sa vie soit gouvernée selon son bon plaisir. Celui qui aura cette disposition, quoi qu'il arrive, ne se jugera jamais malheureux et ne se plaindra pas de sa condition, comme pour accuser Dieu de manière détournée. Combien cette disposition est nécessaire, on le verra si nous considérons à combien d'accidents nous sommes exposés. Mille maladies nous assaillent sans cesse les unes après les autres. Tantôt la peste nous tourmente, tantôt la guerre ; tantôt une gelée ou la grêle nous apporte la stérilité et nous menace par conséquent de disette ; tantôt la mort nous enlève femme, enfants et autres parents ; parfois le feu prendra dans notre maison. Ces choses font que les hommes maudissent leur vie, détestent le jour de leur naissance, ont en horreur le ciel et la lumière, médisent de Dieu et, éloquentes comme ils le sont pour blasphémer, l'accusent d'injustice et de cruauté. Au contraire, il faut que le croyant contemple, même dans ces choses, la clémence de Dieu et sa bonté paternelle. Ainsi, quand bien

même il se verrait privé par la mort de tous ses proches et sa maison comme déserte, il ne cessera pas pour autant de bénir Dieu, mais il se tournera plutôt vers cette pensée : puisque la grâce de Dieu habite en sa maison, elle ne la laissera pas désolée. Si ses blés et ses vignes sont gâtés et détruits par la gelée, la grêle ou une autre tempête, et qu'il prévoie par là un danger de famine, il ne perdra pourtant pas courage et ne se mécontentera pas de Dieu, mais il persistera plutôt dans une ferme confiance, disant en son cœur : « Nous sommes pourtant sous la tutelle du Seigneur, nous sommes les brebis de son pâturage » (Psaume 79,13). Quelle que soit donc la stérilité, il nous donnera toujours de quoi vivre. S'il souffre d'une maladie, il ne sera pas abattu par la douleur au point de se laisser aller à l'impatience et de se plaindre de Dieu ; mais plutôt, considérant la justice et la bonté du Père céleste qui le châtie, il apprendra par là la patience. Bref, quoi qu'il arrive, sachant que tout procède de la main du Seigneur, il le recevra d'un cœur paisible et reconnaissant, afin de ne pas résister au commandement de celui à qui il s'est une fois remis. Surtout, que cette consolation insensée et misérable des païens soit loin du cœur chrétien : attribuer les adversités à la fortune pour les supporter plus patiemment. Car les philosophes raisonnent ainsi : ce serait folie de s'irriter contre la fortune, qui est irréfléchie et aveugle, et qui lance ses traits au hasard pour blesser sans distinction les bons et les méchants. Au contraire, la règle de la piété est que la main de Dieu seule conduit et gouverne la bonne et la mauvaise fortune, et qu'elle n'agit pas avec une violence irréfléchie, mais distribue le bien comme le mal selon une justice bien ordonnée.

Chapitre VIII

Souffrir patiemment la croix, qui fait partie du renoncement à nous-mêmes

1. Il faut encore que le cœur du fidèle s'élève plus haut, jusque-là où Christ appelle tous les siens : que chacun porte sa croix (Matthieu 16,24). Car tous ceux que le Seigneur a adoptés et reçus dans la compagnie de ses enfants doivent se préparer à une vie dure, laborieuse, pleine de peine et d'innombrables sortes de maux. C'est le bon plaisir du Père céleste d'exercer ainsi ses serviteurs, afin de les mettre à l'épreuve. Il a commencé cet ordre en Christ, son Fils premier-né, et il le poursuit envers tous les autres. Car bien que Christ fût son Fils bien-aimé, en qui il a toujours pris son bon plaisir (Matthieu 3,17 ; 17,5), nous voyons pourtant qu'il n'a pas été traité avec mollesse et douceur en ce monde : on peut même dire que non seulement il a été dans une affliction continuelle, mais que toute sa vie n'a été qu'une sorte de croix perpétuelle. L'apôtre en donne la raison : il fallait qu'il apprenne l'obéissance par ce qu'il a souffert (Hébreux 5,8). Comment donc nous exempterions-nous de la condition à laquelle Christ, notre chef, a dû se soumettre, d'autant plus qu'il s'y est soumis à cause de nous, pour nous donner un exemple de patience ? C'est pourquoi l'apôtre déclare que Dieu a fixé ce but à tous ses enfants : les rendre conformes à son Christ (Romains 8,29). De là nous vient une consolation singulière : en endurant toutes les misères que l'on appelle choses adverses et mauvaises, nous avons part à la croix de Christ ; ainsi, comme il est passé par un abîme de tous les maux pour entrer dans la gloire céleste, nous aussi nous y parvenons par diverses tribulations (Actes 14,22). Car saint Paul nous enseigne que, lorsque nous sentons en nous une participation à ses souffrances, nous saisissons aussi la puissance de sa résurrection, et que, lorsque nous sommes rendus participants de sa mort, c'est une

préparation pour parvenir à son éternité glorieuse (Philippiens 3,10). Quelle force cela a pour adoucir toute l'amertume qu'il pourrait y avoir dans la croix ! Plus nous sommes affligés et endurons de misères, plus notre communion avec Christ est sûrement confirmée. Et quand nous sommes ainsi en communion avec lui, les adversités non seulement nous sont bénies, mais elles sont même comme des aides qui font grandement avancer notre salut.

2. De plus, le Seigneur Jésus n'avait nul besoin de porter la croix et d'endurer des tribulations, sinon pour attester et prouver son obéissance envers Dieu son Père ; mais pour nous, il est nécessaire, pour plusieurs raisons, d'être continuellement affligés en cette vie. Premièrement, comme nous sommes par nature trop enclins à nous élever et à tout nous attribuer, si notre faiblesse ne nous est pas montrée à l'œil, nous estimons aussitôt notre force au-delà de toute mesure, et nous ne doutons pas qu'elle restera invincible contre toutes les difficultés qui pourraient survenir. De là vient que nous nous élevons dans une vaine et folle confiance en la chair, qui nous pousse ensuite à nous enorgueillir contre Dieu, comme si nos propres capacités nous suffisaient sans sa grâce. Il ne peut mieux abattre cette présomption qu'en nous montrant par expérience combien il y a en nous non seulement de faiblesse, mais aussi de fragilité. Il nous afflige donc, par le déshonneur, la pauvreté, la maladie, la perte de nos proches ou d'autres calamités, sous lesquelles, autant qu'il dépend de nous, nous succombons aussitôt, parce que nous n'avons pas la force de les supporter. Alors, humiliés, nous apprenons à implorer sa force, qui seule nous fait tenir debout et rester fermes sous le poids de tels fardeaux. Même les plus saints, bien qu'ils sachent que leur fermeté est fondée sur la grâce de Dieu et non sur leur propre force, sont encore trop sûrs de leur force et de leur constance, si le Seigneur ne les amène pas à une connaissance plus exacte d'eux-mêmes en les éprouvant par la croix. David lui-même a été surpris par une telle présomption, au point d'en devenir comme insensé, comme il le confesse : « J'ai dit dans ma tranquillité : Je ne serai jamais ébranlé (Psaume 30,7). Ô Dieu, par ta

faveur tu avais affermi la force de ma montagne ; tu as caché ta face, et j'ai été épouvanté » (Psaume 30,8). Il confesse que la prospérité a émoussé et engourdi tous ses sens, au point que, ne se souciant plus de la grâce de Dieu dont il devait dépendre, il a voulu s'appuyer sur lui-même et a osé se promettre une situation durable. Si cela est arrivé à un si grand prophète, qui d'entre nous ne craindra pas, pour se tenir sur ses gardes ? Ainsi, alors qu'ils se flattaient d'une grande fermeté et constance tant que tout était paisible, les saints, une fois secoués par la tribulation, reconnaissaient que ce n'était qu'hypocrisie. Voilà donc comment il faut que les fidèles soient avertis de leurs maladies : afin de progresser dans l'humilité, de se dépouiller de toute mauvaise confiance en la chair et de s'en remettre entièrement à la grâce de Dieu. Et après s'y être remis, ils sentent que sa force leur est présente, et qu'ils ont en elle une forteresse suffisante.

3. C'est ce que veut dire saint Paul quand il affirme que la tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve (Romains 5,3-4). Car ce que le Seigneur a promis à ses fidèles, de les assister dans les tribulations, ils en éprouvent la vérité quand ils tiennent bon dans la patience, soutenus par sa main, ce qu'ils ne pouvaient faire par leurs propres forces. La patience est donc pour les saints une preuve que Dieu donne réellement le secours qu'il a promis, quand il en est besoin. Par là aussi leur espérance est confirmée, car ce serait une trop grande ingratitude de ne pas compter pour l'avenir sur la vérité de Dieu, qu'ils ont déjà éprouvée ferme et immuable. Nous voyons déjà combien de profits découlent de la croix, comme d'un fil continu. Car elle renverse la fausse opinion que nous avons naturellement de notre propre force, elle met au jour notre hypocrisie, qui nous séduit et nous trompe par ses flatteries, et elle abat la présomption de notre chair, qui nous était pernicieuse. Après nous avoir ainsi humiliés, elle nous apprend à nous reposer en Dieu, qui, étant notre fondement, ne nous laisse ni succomber ni perdre courage. De cette victoire naît l'espérance, puisque le Seigneur, en accomplissant ce qu'il a promis, établit sa vérité pour l'avenir. Assurément, n'y eût-il que ces

seules raisons, on voit combien l'exercice de la croix nous est nécessaire. Car ce n'est pas un petit profit que d'être délivrés de l'amour de nous-mêmes, qui nous aveugle, afin de connaître exactement notre faiblesse ; d'en avoir un juste sentiment, afin d'apprendre à nous défier de nous-mêmes ; de nous défier de nous-mêmes, afin de reporter notre confiance sur Dieu ; de nous appuyer sur Dieu avec une ferme confiance de cœur, afin de persévérer jusqu'au bout, victorieux, grâce à son aide ; de demeurer dans sa grâce, afin de reconnaître qu'il est vrai et fidèle dans ses promesses ; d'avoir une certitude évidente de ses promesses, afin que notre espérance en soit confirmée.

4. Le Seigneur a encore une autre raison d'affliger ses serviteurs : c'est d'éprouver leur patience et de les former à l'obéissance. Non qu'ils puissent avoir une autre obéissance que celle qu'il leur a donnée ; mais il lui plaît de montrer et d'attester ainsi les grâces qu'il a mises en ses fidèles, pour qu'elles ne restent pas oisives et cachées au-dedans. C'est pourquoi, quand il met en lumière la force et la constance à souffrir qu'il a données à ses serviteurs, il est dit qu'il éprouve leur patience. De là viennent aussi ces façons de parler : il a mis Abraham à l'épreuve et a reconnu sa piété, puisque celui-ci n'a pas refusé d'immoler son fils pour lui plaire (Genèse 22,1.12). Et saint Pierre dit de même que notre foi n'est pas moins éprouvée par la tribulation que l'or n'est éprouvé dans la fournaise (1 Pierre 1,7). Or qui nierait qu'il est utile qu'un don si excellent, que le Seigneur a fait à ses serviteurs, soit mis en usage, afin d'être rendu connu et manifeste ? Car autrement on ne l'estimerait jamais à sa juste valeur. Si donc le Seigneur a une juste raison de donner matière aux vertus qu'il a mises en ses fidèles, pour les exercer, afin qu'elles ne restent pas cachées et même qu'elles ne soient pas inutiles, nous voyons que ce n'est pas sans raison qu'il envoie des afflictions, sans lesquelles leur patience serait nulle. Je dis aussi qu'il les forme par ce moyen à l'obéissance, puisqu'ils apprennent par là à vivre non selon leurs désirs, mais selon son bon plaisir. Assurément, si tout leur arrivait comme ils le demandent, ils ne sauraient pas ce que c'est que suivre Dieu. Sénèque,

philosophe païen, rapporte que c'était un ancien proverbe, quand on voulait exhorter quelqu'un à endurer patiemment l'adversité, de lui dire : « Il faut suivre Dieu » (Sénèque, *De vita beata*, 15). On signifiait par là que l'homme ne se soumet vraiment au joug du Seigneur que lorsqu'il se laisse châtier et qu'il tend volontairement la main et le dos à ses verges. Or s'il est juste que nous nous rendions obéissants en toutes choses au Père céleste, nous ne devons pas refuser qu'il nous habitue de toutes les manières possibles à lui obéir.

5. Toutefois, nous ne voyons pas encore combien cette obéissance est nécessaire, si nous ne considérons pas combien notre chair est dérégulée et prompte à rejeter le joug du Seigneur dès qu'elle est traitée un peu trop doucement. Il en est d'elle comme des chevaux rétifs : après être restés quelque temps à l'écurie, oisifs et bien nourris, ils ne se laissent plus dompter et ne reconnaissent plus leur maître, par qui ils se laissaient auparavant conduire. Bref, ce dont le Seigneur se plaint au sujet du peuple d'Israël se voit couramment chez tous les hommes : engraisés d'une nourriture trop douce, ils regimbent contre celui qui les a nourris (Deutéronome 32,15). Il est bien vrai que la bienfaisance de Dieu devrait nous amener à considérer et à aimer sa bonté ; mais puisque notre ingratitude est telle que sa douceur et son traitement aimable nous corrompent plutôt qu'ils ne nous incitent au bien, il est plus que nécessaire qu'il nous tienne la bride serrée et nous maintienne dans une certaine discipline, de peur que nous ne nous laissions emporter par une telle insolence. Pour cette raison, afin que nous ne devenions pas orgueilleux par une trop grande abondance de biens, que les honneurs ne nous enflent pas d'orgueil, et que les avantages que nous avons, selon le corps ou selon l'âme, n'engendrent en nous ni arrogance ni débordement, le Seigneur prend les devants et y met ordre, en réfrénant et en domptant par le remède de la croix l'insolence de notre chair. Et cela de diverses manières, selon ce qu'il sait être utile et salutaire à chacun. Car nous ne sommes pas tous également malades, ni de la même maladie ; il n'est donc pas nécessaire que le traitement soit le même pour tous. C'est

pourquoi il exerce les uns par une sorte de croix, les autres par une autre. Néanmoins, bien que, voulant pourvoir à la santé de tous, il use envers les uns d'un remède plus doux, envers les autres d'un remède plus âpre et plus rigoureux, il n'en laisse pourtant aucun exempt, parce qu'il sait que tout le monde est malade.

6. De plus, il faut que notre bon Père non seulement prévienne notre faiblesse pour l'avenir, mais il est aussi souvent utile qu'il corrige nos fautes passées, pour nous maintenir dans l'obéissance envers lui. C'est pourquoi, dès qu'une affliction nous arrive, nous devons nous souvenir de notre vie passée. En le faisant, nous trouverons sans doute que nous avons commis quelque faute digne d'un tel châtiment. À vrai dire pourtant, ce n'est pas de la reconnaissance de notre péché que nous devrions tirer le principal motif pour nous exhorter à la patience. Car l'Écriture nous met entre les mains une considération bien meilleure, quand elle dit que le Seigneur nous corrige par les adversités afin de ne pas nous condamner avec le monde (1 Corinthiens 11,32). Nous devons donc reconnaître la clémence et la bienveillance de notre Père au milieu de la plus grande amertume des tribulations, puisque, en cela même, il ne cesse de faire avancer notre salut : car il nous afflige non pour nous perdre ou nous ruiner, mais pour nous délivrer de la condamnation de ce monde. Cette pensée nous conduira à ce que l'Écriture nous enseigne ailleurs : « Mon enfant, ne rejette pas la correction du Seigneur, et ne t'irrite pas quand il te reprend ; car Dieu corrige ceux qu'il aime, et il les traite comme ses enfants » (Proverbes 3,11-12). Quand nous entendons dire que ses corrections sont des verges paternelles, n'est-ce pas notre devoir de nous montrer des enfants dociles, plutôt que d'imiter, en résistant, les gens désespérés qui sont endurcis dans leurs crimes ? Le Seigneur nous perdrait s'il ne nous ramenait à lui par ses corrections quand nous avons failli. Et, comme dit l'apôtre, nous sommes des bâtards et non des enfants légitimes s'il ne nous tient pas sous sa discipline (Hébreux 12,8). Nous sommes donc bien pervers si nous ne pouvons le supporter quand il nous montre sa bienveillance et le soin qu'il prend de

notre salut. L'Écriture note cette différence entre les incrédules et les fidèles : les premiers, à la manière des esclaves d'autrefois qui étaient d'un naturel pervers, ne font qu'empirer et s'endurcir sous le fouet ; les seconds en tirent profit pour la repentance et l'amendement, comme des enfants bien nés. Choisissons maintenant desquels nous aimons mieux être. Mais comme ce sujet a été traité ailleurs, il nous suffira de l'avoir ici brièvement abordé.

7. Mais la consolation suprême, c'est quand nous endurons la persécution pour la justice. Car nous devons alors nous souvenir de l'honneur que le Seigneur nous fait en nous donnant les insignes de son armée. J'appelle persécution pour la justice non seulement ce que nous souffrons pour défendre l'Évangile, mais aussi ce que nous souffrons pour soutenir toute cause juste. Que ce soit donc pour défendre la vérité de Dieu contre les mensonges de Satan, ou pour protéger les innocents contre les méchants et empêcher qu'on ne leur fasse tort et injustice, s'il nous faut encourir la haine et l'indignation du monde, au point de mettre en danger notre honneur, nos biens ou notre vie, qu'il ne nous coûte pas de nous dépenser jusque-là pour Dieu, et ne nous estimons pas malheureux quand, de sa propre bouche, il nous déclare bienheureux (Matthieu 5,10). Il est bien vrai que la pauvreté, considérée en elle-même, est une misère ; de même l'exil, le mépris, le déshonneur, la prison ; et enfin la mort est une extrême calamité. Mais là où Dieu souffle par sa faveur, il n'y a aucune de toutes ces choses qui ne tourne pour nous en bonheur et en félicité. Contentons-nous donc du témoignage de Christ plutôt que d'une fausse opinion de notre chair. Il en résultera qu'à l'exemple des apôtres, nous nous réjouissons chaque fois qu'il nous jugera dignes de subir l'outrage pour son nom (Actes 5,41). Car si, étant innocents et de bonne conscience, nous sommes dépouillés de nos biens par la méchanceté des injustes, nous sommes bien appauvris devant les hommes, mais par là nos vraies richesses s'accroissent auprès de Dieu, dans le ciel. Si nous sommes chassés et bannis de notre pays, nous sommes d'autant plus profondément reçus dans la famille du Seigneur. Si nous sommes

tourmentés et maltraités, nous sommes d'autant plus affermis en notre Seigneur, puisque nous y avons recours. Si nous recevons opprobre et déshonneur, nous sommes d'autant plus élevés dans le royaume de Dieu. Si nous mourons, l'entrée nous est ouverte dans la vie bienheureuse. Ne serait-ce pas une grande honte pour nous d'estimer moins les choses que le Seigneur a tant prisées que les délices de ce monde, qui passent aussitôt comme une fumée ?

8. Puisque l'Écriture nous réconforte ainsi dans tout déshonneur et toute calamité que nous avons à endurer pour la défense de la justice, nous sommes trop ingrats si nous ne les supportons pas avec patience et d'un cœur joyeux ; d'autant plus que cette sorte de croix est propre aux fidèles plus que toutes les autres, et que par elle Christ veut être glorifié en eux, comme le dit saint Pierre (1 Pierre 4,14). Or, parce qu'il est plus pénible et plus amer à tous les esprits fiers et courageux de subir l'opprobre que cent morts, saint Paul nous avertit qu'en espérant en Dieu nous serons exposés non seulement aux persécutions, mais aussi aux outrages (1 Timothée 4,10) ; de même qu'ailleurs il nous incite par son exemple à marcher à travers l'infamie comme à travers la bonne réputation (2 Corinthiens 6,8). Toutefois Dieu n'exige pas de nous une allégresse qui ôte toute amertume de la douleur. Autrement, la patience des saints serait nulle dans la croix, s'ils n'étaient pas tourmentés de douleurs et ne ressentaient pas d'angoisse quand on leur fait du mal. De même, si la pauvreté ne leur était pas dure et âpre, s'ils n'enduraient aucun tourment dans la maladie, si le déshonneur ne les blessait pas, si la mort ne leur faisait pas horreur, quelle force ou quelle modération y aurait-il à mépriser toutes ces choses ? Mais puisque chacune d'elles porte avec elle une amertume qui, naturellement, blesse le cœur de nous tous, c'est en cela que se montre la force du fidèle : si, éprouvé par le sentiment d'une telle amertume, et bien qu'il peine durement, il résiste pourtant, la surmonte et en vient à bout. En cela se manifeste la patience : si, aiguillonné par ce même sentiment, il est pourtant retenu par la crainte de Dieu comme par une bride, pour ne pas s'emporter dans quelque dépit

ou quelque autre excès. En cela apparaissent sa joie et son allégresse : si, blessé de tristesse et de douleur, il trouve néanmoins son repos dans la consolation spirituelle de Dieu.

9. Ce combat que soutiennent les fidèles contre le sentiment naturel de la douleur, en recherchant la patience et la modération, saint Paul le décrit très bien en ces paroles : « Nous endurons la tribulation en toutes choses, mais nous ne sommes pas dans la détresse ; nous endurons la pauvreté, mais nous ne sommes pas démunis ; nous endurons la persécution, mais nous ne sommes pas abandonnés ; nous sommes comme abattus, mais nous ne périssons pas » (2 Corinthiens 4,8-9). Nous voyons que porter patiemment la croix, ce n'est pas être entièrement insensible et ne ressentir aucune douleur, comme les philosophes stoïciens ont autrefois sottement décrit l'homme magnanime : un homme qui, ayant dépouillé son humanité, ne serait pas plus touché par l'adversité que par la prospérité, ni par les choses tristes que par les joyeuses, ou plutôt qui serait sans sentiment, comme une pierre. Et qu'ont-ils gagné avec cette sagesse si élevée ? Ils ont peint un fantôme de patience, qui ne s'est jamais trouvé parmi les hommes et ne peut absolument pas s'y trouver ; et même, en voulant une patience trop raffinée, ils en ont supprimé l'usage parmi les hommes. Il y en a aussi aujourd'hui de semblables parmi les chrétiens, qui pensent que c'est un vice non seulement de gémir et de pleurer, mais même de s'attrister et d'être dans l'inquiétude. Ces opinions sauvages viennent presque toujours de gens oisifs qui, s'exerçant à spéculer plutôt qu'à mettre la main à l'œuvre, ne peuvent produire autre chose que de telles chimères. Quant à nous, nous n'avons que faire de cette philosophie si dure et si rigoureuse, que notre Seigneur Jésus a condamnée non seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple. Car il a gémé et pleuré, tant sur sa propre douleur que par pitié pour les autres ; et il n'a pas enseigné autre chose à ses disciples : « Le monde, dit-il, se réjouira, et vous serez dans la détresse ; il rira, et vous pleurerez » (Jean 16,20). Et pour qu'on ne fasse pas de cela un vice, il déclare bienheureux ceux qui pleurent (Matthieu 5,4). Ce qui n'a rien

d'étonnant. Car si l'on condamne toutes les larmes, que penserons-nous du Seigneur Jésus, dont le corps a laissé couler des gouttes de sang (Luc 22,44) ? Si l'on taxe d'incrédulité toute frayeur, que penserons-nous de l'effroi qui l'a si prodigieusement saisi ? Si toute tristesse nous déplaît, comment approuverons-nous ce qu'il confesse, que son âme est triste jusqu'à la mort (Matthieu 26,38) ?

10. J'ai voulu dire ces choses pour détourner du désespoir tous les cœurs droits, afin qu'ils ne renoncent pas à s'exercer à la patience, bien qu'ils ne soient pas entièrement délivrés du sentiment naturel de la douleur. Car ceux qui font de la patience une insensibilité, et d'un homme fort et constant une souche de bois, ne peuvent que perdre courage et se désespérer quand ils voudront s'adonner à la patience. L'Écriture, au contraire, loue la constance des saints quand ils sont si durement affligés par leurs maux qu'ils n'en sont pourtant pas brisés au point de défaillir ; quand ils sont si vivement piqués par l'amertume qu'ils ont pourtant en même temps une joie spirituelle ; quand ils sont si pressés par l'angoisse qu'ils ne cessent pas de respirer, se réjouissant dans la consolation de Dieu. Cependant ce conflit se livre dans leur cœur : d'un côté, la nature fuit et a en horreur tout ce qui lui est contraire ; de l'autre, le sentiment de la piété les entraîne à obéir à la volonté de Dieu à travers ces difficultés. Ce conflit, Jésus-Christ l'a exprimé quand il a dit à saint Pierre : « Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras vieux, un autre te mettra ta ceinture et te mènera où tu ne voudras pas » (Jean 21,18). Il n'est certes pas vraisemblable que saint Pierre, ayant à glorifier Dieu par sa mort, y ait été traîné par contrainte et malgré lui ; autrement son martyre ne mériterait pas grande louange. Néanmoins, bien qu'il obéît à l'ordre de Dieu d'un cœur franc et joyeux, comme il n'avait pas dépouillé son humanité, il était partagé entre deux volontés. Car lorsqu'il considérait la mort cruelle qu'il devait souffrir, saisi par l'horreur qu'elle inspirait, il y aurait volontiers échappé. D'autre part, lorsqu'il considérait qu'il y était appelé par le commandement de Dieu, il s'y présentait volontiers, et même avec joie,

foulant aux pieds toute crainte. C'est pourquoi, si nous voulons être disciples de Christ, nous devons travailler à ce que nos cœurs soient remplis d'un tel respect de Dieu et d'une telle obéissance envers lui qu'ils puissent dompter et soumettre tous les sentiments contraires à son bon plaisir. Il en résultera que, dans quelque tribulation que nous soyons, dans la plus grande détresse de cœur que l'on puisse connaître, nous ne cesserons pas de garder constamment la patience. Car les adversités auront toujours leur amertume, qui nous mordra. C'est pourquoi, affligés par la maladie, nous gémirons, nous nous plaindrons et nous désirerons la santé ; pressés par l'indigence, nous ressentirons quelques aiguillons de perplexité et d'inquiétude. De même, le déshonneur, le mépris et toutes les autres injures nous blesseront le cœur. Quand l'un de nos proches mourra, nous rendrons à la nature les larmes qui lui sont dues. Mais nous reviendrons toujours à cette conclusion : « Néanmoins Dieu l'a voulu ; suivons donc sa volonté. » Il faut même que cette pensée intervienne au milieu des élancements de la douleur, des larmes et des gémissements, afin d'amener notre cœur à porter joyeusement les choses qui l'attristent ainsi.

11. Puisque nous avons tiré la principale raison de bien supporter la croix de la considération de la volonté de Dieu, il faut définir brièvement quelle différence il y a entre la patience chrétienne et celle des philosophes. Bien peu de philosophes se sont élevés assez haut pour comprendre que les hommes sont exercés par la main de Dieu au moyen des afflictions, et qu'en cela il nous faut donc obéir à sa volonté. Mais ceux-là mêmes qui sont parvenus jusque-là n'avancent pas d'autre raison que celle-ci : c'est nécessaire. Or qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'il faut céder à Dieu parce qu'on s'efforcerait en vain de lui résister ? Car si nous obéissons à Dieu seulement parce que c'est nécessaire, nous cesserons de lui obéir dès que nous pourrons nous dérober. Mais l'Écriture veut que nous considérions tout autre chose dans la volonté de Dieu : d'abord sa justice et son équité, ensuite le soin qu'il prend de notre salut. Voici donc ce que sont les exhortations chrétiennes : que la pauvreté, le bannissement, la

prison, l'outrage, la maladie, la perte de nos proches ou quelque autre adversité nous tourmente, nous devons penser que rien de tout cela n'arrive sinon par la volonté et la providence du Seigneur, et de plus qu'il ne fait rien que selon une justice parfaitement ordonnée. Quoi donc ? Les péchés que nous commettons chaque jour ne méritent-ils pas d'être châtiés cent mille fois plus durement, et avec une bien plus grande sévérité, que celle dont il use ? N'est-il pas bien juste que notre chair soit domptée et comme habituée au joug, pour qu'elle ne s'égare pas dans les excès où sa nature la porte ? La justice et la vérité de Dieu ne méritent-elles pas bien que nous souffrions pour elles ? Si l'équité de Dieu apparaît clairement dans toutes nos afflictions, nous ne pouvons sans injustice murmurer ni nous révolter. Nous n'entendons pas ici la froide chanson des philosophes, selon laquelle il faut se soumettre parce que c'est nécessaire, mais une exhortation vivante et pleine de force : il faut obéir, parce qu'il n'est pas permis de résister ; il faut prendre patience, parce que l'impatience est une rébellion contre la justice de Dieu. Et comme rien ne nous est vraiment aimable sinon ce que nous savons être bon et salutaire pour nous, le Père de miséricorde nous console aussi sur ce point, en affirmant qu'en nous affligeant par la croix il pourvoit à notre salut. Si les tribulations nous sont salutaires, pourquoi ne les recevrons-nous pas d'un cœur paisible et reconnaissant ? Ainsi, en les endurant patiemment, nous ne succombons pas à la nécessité, mais nous consentons à notre propre bien. Ces considérations, dis-je, feront que, autant notre cœur est serré dans la croix par son amertume naturelle, autant il sera dilaté par la joie spirituelle. De là s'ensuivra aussi l'action de grâces, qui ne peut aller sans joie. Or si la louange du Seigneur et l'action de grâces ne peuvent sortir que d'un cœur joyeux et allègre, et ne doivent pourtant être empêchées par rien au monde, il apparaît combien il est nécessaire que l'amertume qui est dans la croix soit tempérée par la joie spirituelle.

Chapitre IX

De la méditation de la vie à venir

1. De plus, quel que soit le genre d'épreuve qui nous afflige, nous devons toujours avoir en vue ce but : nous habituer à mépriser la vie présente, afin d'être poussés par là à méditer la vie future. Le Seigneur sait très bien combien nous sommes enclins à aimer ce monde d'un amour aveugle, et même bestial ; c'est pourquoi il use d'un moyen très approprié pour nous en détacher et réveiller notre paresse, afin que notre cœur ne s'attache pas trop à un amour aussi insensé. Il n'y a personne parmi nous qui ne veuille paraître aspirer, tout au long de sa vie, à l'immortalité céleste et s'efforcer d'y parvenir. Car nous aurions honte de n'être en rien supérieurs aux bêtes, dont la condition ne serait en rien inférieure à la nôtre s'il ne nous restait quelque espoir d'éternité après la mort. Mais si l'on examine les projets, les délibérations, les entreprises et les œuvres de chacun, on n'y verra que de la terre. Cette stupidité vient de ce que notre intelligence est comme éblouie par le vain éclat que la richesse, les honneurs et le pouvoir ont en apparence extérieure, si bien qu'elle ne peut regarder plus loin. De même, notre cœur, occupé d'avarice, d'ambition et d'autres mauvais désirs, est tellement attaché ici-bas qu'il ne peut regarder en haut. Enfin l'âme tout entière, enveloppée et comme empêtrée dans les plaisirs charnels, cherche son bonheur sur la terre. Pour remédier à ce mal, le Seigneur enseigne donc à ses serviteurs la vanité de la vie présente, en les exerçant sans relâche par diverses misères. Afin qu'ils ne se promettent pas paix et repos dans la vie présente, il permet qu'elle soit souvent troublée et tourmentée par des guerres, des émeutes, des brigandages ou d'autres injustices. Afin qu'ils n'aspirent pas avec une trop grande convoitise aux richesses périssables, ou ne se reposent pas sur celles qu'ils possèdent, il les réduit à l'indigence, tantôt par la stérilité de la terre, tantôt par le feu, tantôt d'une

autre façon, ou bien il les maintient dans une condition modeste. Afin qu'ils ne prennent pas trop de plaisir au mariage, ou bien il leur donne des femmes rudes et de mauvaise tête qui les tourmentent, ou bien il leur donne de mauvais enfants pour les humilier, ou bien il les afflige en leur enlevant femmes et enfants. Et s'il les traite avec douceur en toutes ces choses, il les avertit pourtant par des maladies et des dangers, afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas de vaine gloire et ne s'élèvent pas dans une confiance déréglée ; il leur met pour ainsi dire sous les yeux combien sont fragiles et sans durée tous les biens sujets à la mort. Nous profitons donc vraiment à l'école de la croix quand nous apprenons que la vie présente, considérée en elle-même, est pleine d'inquiétude, de troubles, entièrement misérable, et heureuse en aucun point ; que tous ses biens que l'on estime sont passagers et incertains, frivoles et mêlés de misères infinies. Nous en concluons qu'il ne faut rien chercher ni espérer ici-bas que le combat, et que, lorsqu'il s'agit de notre couronne, il faut lever les yeux au ciel. Car il est certain que jamais notre cœur ne se dispose sérieusement à désirer et à méditer la vie future sans avoir d'abord été touché par le mépris de la vie terrestre.

2. Il n'y a pas de milieu entre ces deux extrêmes : ou bien la terre est méprisable à nos yeux, ou bien elle nous tient attachés à elle par un amour démesuré. C'est pourquoi, si nous avons quelque souci de l'immortalité, nous devons nous efforcer avec soin de nous dégager de ces mauvais liens. Or la vie présente a toujours bien des plaisirs pour nous attirer, et une grande apparence d'agrément, de grâce et de douceur pour nous séduire ; il est donc bien nécessaire que nous en soyons retirés d'heure en heure, afin de ne pas être trompés et comme ensorcelés par de telles flatteries. Que se passerait-il, je vous le demande, si nous jouissions ici d'un bonheur perpétuel, puisque, piqués sans cesse par tant d'éperons, nous ne pouvons pas nous réveiller assez pour considérer notre misère ? Non seulement les savants savent que la vie humaine est semblable à une ombre ou à une fumée, mais c'est aussi un proverbe courant parmi le peuple. Et parce qu'on voyait que c'était une chose très utile à connaître,

on l'a célébrée par beaucoup de belles maximes ; et pourtant il n'y a rien au monde que nous considérions plus négligemment, ou dont nous nous souvenions moins. Car nous menons toutes nos entreprises comme si nous établissions notre immortalité sur la terre. Si l'on enterre un mort, ou si nous sommes dans un cimetière parmi les tombeaux, alors, parce que nous avons une image de la mort sous les yeux, je reconnais que nous philosophons très bien sur la fragilité de cette vie. Encore cela ne nous arrive-t-il pas toujours, car parfois ces choses ne nous émeuvent guère. Mais quand cela arrive, c'est une philosophie passagère, qui s'évanouit dès que nous avons tourné le dos, si bien qu'il n'en reste aucun souvenir : bref, elle s'écoule comme les clameurs de la foule au théâtre. Car, ayant oublié non seulement la mort, mais aussi notre condition mortelle, comme si nous n'en avions jamais entendu parler, nous retombons dans une confiance insensée et trop assurée en une immortalité terrestre. Si cependant quelqu'un nous cite le vieux proverbe selon lequel l'homme est un animal d'un jour, nous l'admettons bien ; mais c'est tellement sans y penser que cette idée reste toujours fichée dans notre cœur : que nous avons à vivre ici perpétuellement. Qui donc niera qu'il nous est tout à fait nécessaire, je ne dis pas seulement d'être avertis, mais d'être convaincus par autant d'expériences que possible, combien la condition de l'homme est malheureuse quant à la vie de ce monde ? Car même après en avoir été convaincus, c'est à grand-peine que nous cessons de l'admirer au point d'en être presque tous étourdis, comme si elle contenait en elle tout le bonheur. Or, s'il est nécessaire que le Seigneur nous instruisse ainsi, notre devoir est d'écouter ses avertissements, par lesquels il réveille notre nonchalance, afin que, méprisant le monde, nous aspirions de tout notre cœur à méditer la vie future.

3. Toutefois les fidèles doivent s'habituer à un mépris de la vie présente qui n'engendre ni haine envers elle, ni ingratitude envers Dieu. Car, bien que cette vie soit pleine de misères infinies, elle est à juste titre comptée parmi les bénédictions de Dieu, qui ne sont pas à mépriser. Si donc nous n'y reconnaissons aucune grâce de Dieu, nous sommes coupables d'une

grande ingratitude. Elle doit surtout être pour les fidèles un témoignage de la bienveillance du Seigneur, puisqu'elle est tout entière destinée à faire avancer leur salut. Car le Seigneur, avant de nous révéler pleinement l'héritage de la gloire immortelle, veut se montrer notre Père dans des choses moindres, à savoir dans les bienfaits que nous recevons chaque jour de sa main. Puisque cette vie nous sert à comprendre la bonté de Dieu, la tiendrons-nous pour rien, comme si elle n'avait aucun bien en elle ? Il faut donc que nous ayons ce sentiment et cette disposition : la considérer comme un don de la bonté divine, qu'il ne faut pas refuser. Car, même si les témoignages de l'Écriture faisaient défaut (et ils ne manquent pas), la nature elle-même nous exhorte à rendre grâces à Dieu de ce qu'il nous a créés et mis en ce monde, de ce qu'il nous y conserve et nous fournit tout ce qui est nécessaire pour y subsister. Cette raison est encore plus forte si nous considérons qu'il nous y prépare à la gloire de son royaume. Car il a une fois pour toutes ordonné que ceux qui doivent être couronnés au ciel combattent d'abord sur la terre, afin de ne triompher qu'après avoir surmonté les difficultés de la guerre et remporté la victoire. L'autre raison a aussi son poids : nous commençons ici à goûter la douceur de sa bonté dans ses bienfaits, afin que notre espérance et notre désir soient incités à en souhaiter la pleine révélation. Quand nous aurons bien établi ce point, à savoir que la vie terrestre est un don de la clémence divine, qui nous oblige envers lui et dont nous devons donc lui être reconnaissants, alors il sera temps d'en venir à considérer sa malheureuse condition, afin de nous dégager de cette convoitise excessive à laquelle (comme nous l'avons montré) nous sommes naturellement enclins.

4. Or tout ce que nous retirerons à l'amour déréglé de cette vie, il faudra le reporter sur le désir de la vie céleste. Je reconnais bien que ceux qui ont jugé que le souverain bien serait de ne jamais naître, et le second de mourir bientôt, ont eu une opinion juste selon leur sens humain. Car, puisqu'ils étaient des païens privés de la lumière de Dieu et de la vraie religion, que pouvaient-ils voir dans la vie terrestre, sinon pauvreté et

horreur ? Ce n'était pas non plus sans raison que le peuple des Scythes pleurait à la naissance de ses enfants et, quand l'un de leurs proches mourait, se réjouissait et faisait une fête solennelle. Mais ils n'en tiraient aucun profit. Car, parce que la vraie doctrine de la foi leur manquait, ils ne voyaient pas comment ce qui n'est en soi ni heureux ni désirable tourne au salut des fidèles. Aussi leur jugement aboutissait-il au désespoir. Que les serviteurs de Dieu, dans leur estime de cette vie mortelle, poursuivent donc toujours ce but : voyant qu'il n'y a en elle que misère, être plus libres et plus disposés à méditer la vie future et éternelle. Quand ils en viendront à comparer les deux, non seulement ils pourront passer légèrement sur la première, mais encore la mépriser et n'en faire aucun cas au prix de la seconde. Car si le ciel est notre patrie, qu'est-ce que la terre, sinon un passage en pays étranger, et même, puisqu'elle est maudite à cause du péché, un exil et un bannissement ? Si quitter ce monde, c'est entrer dans la vie, qu'est-ce que ce monde, sinon un tombeau ? Et y demeurer, qu'est-ce, sinon être plongé dans la mort ? Si c'est une libération que d'être délivré de ce corps, qu'est-ce que le corps, sinon une prison ? Et si notre bonheur suprême est de jouir de la présence de Dieu, n'est-ce pas une misère de ne pas en jouir ? Or, jusqu'à ce que nous sortions de ce monde, nous serons comme éloignés de Dieu (2 Corinthiens 5,6). C'est pourquoi, si l'on compare la vie terrestre à la vie céleste, il n'est pas douteux qu'elle peut être méprisée et presque tenue pour de l'ordure. Il est vrai que nous ne devons jamais la haïr, sinon dans la mesure où elle nous tient assujettis au péché, encore que, à proprement parler, cela ne doit pas lui être imputé. Quoi qu'il en soit, nous devons en être las ou fatigués de telle manière que, tout en désirant en voir la fin, nous soyons cependant prêts à y demeurer selon le bon plaisir de Dieu, afin que notre lassitude soit loin de tout murmure et de toute impatience. Car c'est comme un poste où le Seigneur nous a placés, et où il nous faut demeurer jusqu'à ce qu'il nous rappelle. Saint Paul déplore bien sa condition d'être retenu, comme enchaîné dans la prison de son corps, plus longtemps qu'il ne le voudrait, et il soupire d'un ardent

désir d'être délivré (Romains 7,24). Toutefois, pour obéir à la volonté de Dieu, il déclare qu'il est prêt à l'un comme à l'autre, parce qu'il se savait redevable envers Dieu de glorifier son nom, que ce soit par la vie ou par la mort (Philippiens 1,23). Or c'est au Seigneur de déterminer ce qui est utile à sa gloire. Si donc il nous convient de vivre et de mourir pour lui, laissons à son bon plaisir aussi bien notre vie que notre mort ; de telle sorte pourtant que nous désirions toujours notre mort et la méditions sans cesse, méprisant cette vie mortelle au prix de l'immortalité future et désirant y renoncer chaque fois qu'il plaira au Seigneur, parce qu'elle nous tient dans la servitude du péché.

5. Mais c'est une chose monstrueuse que beaucoup de ceux qui se vantent d'être chrétiens, au lieu de désirer la mort, en aient une telle horreur qu'ils tremblent dès qu'ils en entendent parler, comme si c'était le plus grand malheur qui puisse leur arriver. Il n'est pas étonnant que notre sens naturel soit ému et effrayé quand nous entendons dire que notre corps doit être séparé de l'âme ; mais il n'est nullement tolérable qu'il n'y ait pas, dans un cœur chrétien, assez de lumière pour surmonter et étouffer cette crainte, quelle qu'elle soit, par une consolation plus grande. Car si nous considérons que la tente de notre corps, qui est faible, viciée, corruptible, périssable et vouée à la pourriture, est défaite et presque démolie afin d'être ensuite restaurée dans une gloire parfaite, solide, incorruptible et céleste, la foi ne nous contraindra-t-elle pas à désirer ardemment ce que la nature fuit et a en horreur ? Si nous pensons que par la mort nous sommes rappelés d'un misérable exil pour habiter dans notre patrie, et même notre patrie céleste, n'aurons-nous pas de quoi en concevoir une consolation singulière ? Mais quelqu'un objectera que toutes choses désirent persister dans leur être. Je l'accorde ; et c'est justement pour cette raison que je soutiens qu'il nous faut aspirer à l'immortalité future, où nous aurons une condition stable, qui n'apparaît nulle part sur la terre. Car saint Paul enseigne très bien aux fidèles à marcher vers la mort avec allégresse, non qu'ils veuillent être dévêtus, mais parce qu'ils désirent être encore mieux revêtus (2 Corinthiens

5,2.4). Est-il raisonnable que les bêtes, et même les créatures insensibles, jusqu'au bois et aux pierres, ayant comme un certain sentiment de leur vanité et de leur corruption, attendent le jour du jugement pour en être délivrées (Romains 8,19), et que nous, au contraire, qui avons d'abord une certaine lumière naturelle et qui sommes en outre éclairés par l'Esprit de Dieu, nous ne levions pas les yeux au-dessus de cette pourriture terrestre quand il s'agit de notre être ? Mais je n'ai pas l'intention de discuter ici longuement contre une si grande perversité. D'ailleurs, j'ai déclaré dès le début que je ne voulais pas traiter ici chaque sujet sous forme d'exhortation. Je conseillerais à ces gens d'un courage si timide de lire le livre de saint Cyprien intitulé *De la mortalité*, s'ils ne méritaient pas plutôt qu'on les renvoie aux philosophes, chez qui ils trouveront un mépris de la mort qui devrait leur faire honte. Toutefois il nous faut tenir cette maxime : nul n'a bien profité à l'école de Christ, sinon celui qui attend avec joie et allégresse le jour de la mort et de la résurrection finale. Car saint Paul désigne tous les fidèles par cette marque (2 Timothée 4,8 ; Tite 2,13), et l'Écriture a coutume de nous ramener là quand elle veut nous donner un sujet de réjouissance : « Réjouissez-vous, dit le Seigneur, et levez la tête, car votre rédemption approche » (Luc 21,28). Est-il sensé, je vous le demande, que ce que Jésus-Christ a jugé propre à nous réjouir n'engendre en nous que tristesse et effroi ? S'il en est ainsi, pourquoi nous glorifions-nous d'être ses disciples ? Revenons donc à un meilleur jugement et, bien que la convoitise de notre chair, aveugle et stupide comme elle est, y résiste, n'hésitons pas à souhaiter la venue du Seigneur comme une chose très heureuse, et non seulement d'un simple désir, mais jusqu'à gémir et soupirer après elle. Car il viendra à nous comme Rédempteur pour nous introduire dans l'héritage de sa gloire, après nous avoir retirés de ce gouffre de tous les maux et de toutes les misères.

6. Il est vrai que tous les fidèles, tant qu'ils habitent sur la terre, doivent être comme des brebis destinées à la boucherie (Romains 8,36), afin d'être rendus conformes à Jésus-Christ, leur chef. Ils seraient donc

désespérément malheureux s'ils n'élevaient pas leur esprit en haut pour surmonter tout ce qui est au monde et dépasser la vue des choses présentes (1 Corinthiens 15,19). Au contraire, s'ils ont une fois élevé leurs pensées au-dessus des choses terrestres, il leur sera facile de se réconforter dans leurs maux, même quand ils verront les méchants fleurir en richesses et en honneurs, vivre en paix, avoir tout à souhait, vivre dans les plaisirs et le faste, et même quand ils seront traités par eux inhumainement, quand ils subiront des outrages, quand ils seront pillés ou affligés par quelque injure que ce soit. Car ils auront toujours devant les yeux ce dernier jour où, ils le savent, le Seigneur doit recueillir ses fidèles dans le repos de son royaume, essuyer les larmes de leurs yeux, les couronner de gloire, les revêtir d'allégresse, les rassasier de la douceur infinie de ses délices, les élever jusqu'à sa grandeur, en somme les faire participer à son bonheur (Isaïe 25,8 ; Apocalypse 7,17). Au contraire, il doit jeter dans une extrême ignominie les méchants qui se seront glorifiés sur la terre, changer leurs plaisirs en horribles tourments, leurs rires et leur joie en pleurs et en grincements de dents, agiter leur repos par d'effroyables troubles de conscience ; en somme, les plonger dans le feu éternel et les assujettir aux fidèles qu'ils auront injustement maltraités. Car telle est la justice (comme en témoigne saint Paul) : donner le repos aux malheureux et aux injustement affligés, et rendre l'affliction aux méchants qui affligent les bons, en ce jour où le Seigneur Jésus sera révélé du ciel (2 Thessaloniens 1,6-7). Voilà certes notre unique consolation : si on nous l'enlève, ou bien nous perdrons nécessairement courage, ou bien nous nous flatterons et nous bercerons de réconforts vains et frivoles qui tourneront à notre ruine. Car le prophète lui-même avoue qu'il a chancelé et que ses pieds ont presque glissé tant qu'il s'arrêtait trop à considérer le bonheur présent des méchants, et qu'il n'a pu tenir ferme jusqu'à ce qu'il ait tourné sa pensée vers la contemplation du sanctuaire de Dieu, c'est-à-dire vers la considération de ce que sera un jour la fin des bons et des méchants (Psaume 73,2-3.17). Pour conclure en un mot, je dis que la croix de Christ triomphe alors pleinement dans le

cœur des fidèles, contre le diable, la chair, le péché, la mort et les méchants, s'ils tournent en même temps les yeux vers la puissance de sa résurrection.

Chapitre X

Comment il faut user de la vie présente et des biens qui la soutiennent

1. Par cette même leçon, l'Écriture nous enseigne aussi quel est le bon usage des biens terrestres, ce qui n'est pas à négliger quand il s'agit de bien régler notre vie. Car si nous avons à vivre, il nous faut aussi user des moyens nécessaires à la vie. Et nous ne pouvons même pas nous abstenir des choses qui semblent servir au plaisir plus qu'à la nécessité. Il faut donc garder une certaine mesure, afin d'en user avec une conscience pure et saine, aussi bien pour notre nécessité que pour notre agrément. Cette mesure, Dieu nous la montre quand il enseigne que la vie présente est pour ses serviteurs comme un pèlerinage par lequel ils marchent vers le royaume céleste. S'il nous faut seulement passer sur la terre, il ne fait pas de doute que nous devons user de ses biens de telle manière qu'ils fassent avancer notre course plutôt qu'ils ne la retardent. C'est donc avec raison que saint Paul nous avertit qu'il nous faut user de ce monde comme si nous n'en usions pas, et acheter les héritages et les biens avec le même détachement que si nous les vendions (1 Corinthiens 7,30-31). Mais parce que cette matière est délicate et qu'il y a danger de tomber dans l'un ou l'autre excès, efforçons-nous de donner un enseignement sûr, auquel on puisse s'arrêter en toute sécurité. Certains hommes, bons et saints, voyant que l'intempérance des hommes se déchaîne toujours comme un cheval débridé si on ne la réprime pas avec sévérité, et voulant de leur côté corriger un si grand mal, n'ont permis à l'homme d'user des biens matériels que dans la mesure requise par sa nécessité. Ils l'ont fait parce qu'ils ne voyaient pas d'autre remède. Leur conseil venait certes d'une bonne intention, mais ils y sont allés avec une trop grande rigueur. Car ils ont fait une chose très dangereuse : ils ont lié les consciences plus étroitement que la Parole de Dieu ne les liait. Ils posent en effet que nous nous en tenons à la nécessité en nous abstenant de toute chose dont on

peut se passer. Si on voulait les croire, il serait à peine permis d'ajouter quoi que ce soit au pain noir et à l'eau. D'autres ont poussé l'austérité plus loin encore, comme on le raconte de Cratès, citoyen de Thèbes, qui jeta ses richesses à la mer, estimant que si elles ne périssaient pas, c'était lui-même qui serait perdu. À l'inverse, il y en a beaucoup aujourd'hui qui, cherchant un prétexte pour excuser toute intempérance dans l'usage des choses extérieures et lâcher la bride à la chair, qui n'est déjà que trop prompte à se déchaîner, tiennent pour acquis un principe que je ne leur accorde pas : à savoir qu'il ne faut restreindre cette liberté par aucune modération, mais plutôt laisser chacun en user selon ce que sa conscience jugera permis. Je reconnais bien que nous ne devons ni ne pouvons, sur ce point, astreindre les consciences à des formules et à des préceptes précis. Mais puisque l'Écriture donne des règles générales de l'usage légitime, pourquoi cet usage ne serait-il pas mesuré et comme délimité selon elles ?

2. Sur le premier point, il nous faut tenir que l'usage des dons de Dieu n'est pas dérégulé quand il est ramené à la fin pour laquelle Dieu les a créés et nous les a destinés, puisqu'il les a créés pour notre bien et non pour notre malheur. Personne ne suivra donc un chemin plus droit que celui qui regardera attentivement cette fin. Or si nous considérons dans quel but Dieu a créé les aliments, nous trouverons qu'il n'a pas seulement voulu pourvoir à notre nécessité, mais aussi à notre plaisir et à notre agrément. De même, pour les vêtements, il a eu égard, outre la nécessité, à ce qui était honorable et convenable. Quant aux herbes, aux arbres et aux fruits, outre les divers services qu'il nous en fait tirer, il a voulu réjouir notre regard par leur beauté et nous donner encore un autre plaisir par leur parfum. Car si cela n'était pas vrai, le prophète ne compterait pas parmi les bienfaits de Dieu que le vin réjouit le cœur de l'homme et que l'huile fait briller son visage (Psaume 104,15). L'Écriture ne rappellerait pas çà et là, pour faire valoir la bonté de Dieu, qu'il a donné tous ces biens à l'homme. Et les qualités mêmes de toutes les choses de la nature nous montrent comment nous devons en jouir, dans

quel but et jusqu'à quel point. Pensons-nous que notre Seigneur aurait donné aux fleurs une telle beauté, qui s'offre au regard, s'il n'était pas permis d'éprouver quelque plaisir à la voir ? Pensons-nous qu'il leur aurait donné un si bon parfum s'il ne voulait pas que l'homme prenne plaisir à le respirer ? De plus, n'a-t-il pas distingué les couleurs de telle sorte que certaines ont plus de grâce que d'autres ? N'a-t-il pas donné une certaine grâce à l'or, à l'argent, à l'ivoire et au marbre, pour les rendre plus précieux et plus nobles que les autres métaux et les autres pierres ? Enfin, ne nous a-t-il pas donné beaucoup de choses que nous devons apprécier sans qu'elles nous soient nécessaires ?

3. Laissons donc là cette philosophie inhumaine qui, n'accordant à l'homme aucun usage des créatures de Dieu sinon pour sa nécessité, non seulement nous prive sans raison du fruit légitime de la bonté divine, mais encore ne peut s'appliquer qu'en dépouillant l'homme de toute sensibilité pour le rendre semblable à un tronc d'arbre. Mais de l'autre côté, il ne faut pas mettre moins de soin à prévenir la convoitise de notre chair, qui se déchaîne sans mesure si on ne la tient pas en bride. De plus, il y en a certains (comme je l'ai dit) qui, sous prétexte de liberté, lui accordent tout. Il faut donc d'abord la brider par cette règle : tous les biens que nous avons ont été créés pour que nous en reconnaissions l'auteur et que nous célébrions sa bonté par l'action de grâces. Or, où sera l'action de grâces si, par gourmandise, tu te charges tellement de vin et de nourriture que tu en deviens abruti et incapable de servir Dieu et de faire ce qui relève de ta vocation ? Où est la reconnaissance envers Dieu si la chair, excitée par une trop grande abondance à de honteuses convoitises, souille l'intelligence de son ordure au point de l'aveugler et de lui ôter le discernement du bien et du mal ? Comment remercierons-nous Dieu des vêtements qu'il nous donne et que nous portons, s'il y a en eux un luxe qui nous rend orgueilleux et méprisants envers les autres, ou une élégance qui nous sert d'instrument pour la débauche ? Comment, dis-je, reconnâtrons-nous notre Dieu si nous avons les yeux fixés sur la magnificence de nos habits ? Car beaucoup asservissent tous leurs sens

aux plaisirs, de sorte que leur esprit y est enseveli. Beaucoup se délectent tellement de l'or, du marbre et des peintures qu'ils en deviennent comme des pierres, comme changés en métal, et semblables à des idoles. L'odeur de la cuisine en ravit certains à tel point qu'ils en sont abrutis et ne peuvent plus rien saisir de spirituel. On peut en dire autant de toutes les autres sortes de biens. Il est donc clair que, par cette considération, la licence d'abuser des dons de Dieu est déjà en partie restreinte, et que se trouve confirmée cette règle de saint Paul : ne pas prendre soin de notre chair pour satisfaire ses convoitises (Romains 13,14), car si on leur cède trop, elles bouillonnent terriblement et sans mesure.

4. Mais il n'y a pas de chemin plus sûr ni plus court que de ramener l'homme au mépris de la vie présente et à la méditation de l'immortalité céleste. Car de là découlent deux règles. La première est que ceux qui usent de ce monde doivent s'y attacher aussi peu que s'ils n'en usaient pas ; ceux qui se marient, comme s'ils ne se mariaient pas ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient rien, selon le précepte de saint Paul (1 Corinthiens 7,29-31). La seconde, que nous apprenions à supporter la pauvreté avec autant de patience et de paix du cœur que nous mettons de modération à user de l'abondance. Celui qui commande d'user de ce monde comme n'en usant pas ne retranche pas seulement tout excès dans le boire et le manger, toute vie de plaisirs, toute ambition excessive, tout orgueil, toute insatisfaction importune, aussi bien dans les bâtiments que dans les vêtements et la manière de vivre ; il corrige aussi tout souci et tout attachement qui détourne ou empêche de penser à la vie céleste et d'orner notre âme de ses vraies parures. Caton a dit autrefois avec beaucoup de vérité que là où l'on prend grand soin de la toilette, on néglige beaucoup la vertu ; et le vieux proverbe dit aussi que ceux qui s'occupent beaucoup de choyer et de parer leur corps ne se soucient guère de leur âme. C'est pourquoi, bien que la liberté des croyants dans les choses extérieures ne doive pas être enfermée dans des formules précises, elle est cependant soumise à cette loi : qu'ils s'accordent le moins possible. Au contraire, bien loin de devoir être intempérants, qu'ils

veillent à retrancher tout superflu et tout vain étalage d'abondance, et qu'ils se gardent soigneusement de se faire des obstacles de ce qui doit leur servir d'aide.

5. L'autre règle sera que ceux qui sont dans la pauvreté apprennent à se passer patiemment de ce qui leur manque, pour ne pas être tourmentés par un souci excessif. Ceux qui savent garder cette modération n'ont pas fait de petits progrès à l'école du Seigneur. À l'inverse, celui qui n'a fait aucun progrès sur ce point aura bien du mal à posséder quoi que ce soit qui prouve qu'il est disciple du Christ. Car, outre que beaucoup d'autres vices accompagnent la convoitise des biens terrestres, il arrive presque toujours que celui qui supporte mal la pauvreté montre le vice contraire dans l'abondance. J'entends par là que celui qui aura honte d'un méchant habit se glorifiera d'un habit précieux ; que celui qui, n'étant pas content d'un maigre repas, se tourmentera du désir d'un meilleur, ne pourra pas se contenir dans la sobriété quand il se trouvera devant une table bien garnie ; que celui qui ne pourra supporter une condition humble ou sans éclat, mais en sera contrarié et fâché, ne pourra pas se garder de l'orgueil et de l'arrogance s'il parvient à quelque honneur. C'est pourquoi tous ceux qui veulent servir Dieu sans hypocrisie doivent s'appliquer, à l'exemple de l'apôtre, à savoir vivre dans l'abondance comme dans le besoin (Philippiens 4,12), c'est-à-dire à se tenir avec modération dans l'abondance et à garder bonne patience dans la pauvreté. L'Écriture a encore une troisième règle pour modérer l'usage des biens terrestres ; nous l'avons brièvement abordée en traitant des préceptes de la charité. Elle montre en effet que toutes choses nous sont données par la bonté de Dieu et destinées à notre utilité, de telle façon qu'elles sont comme un dépôt dont il nous faudra un jour rendre compte. Il nous faut donc les gérer en gardant toujours en mémoire cette parole : il nous faut rendre compte de tout ce que notre Seigneur nous a confié (Luc 16,2). De plus, nous devons penser à celui qui nous appelle à rendre compte : c'est Dieu. De même qu'il nous a tant recommandé l'abstinence, la sobriété, la tempérance et la modestie, il a aussi en horreur toute intempérance, tout

orgueil, toute ostentation et toute vanité ; il n'approuve aucune gestion, sinon celle qui est réglée sur la charité ; et il a déjà condamné de sa bouche tous les plaisirs par lesquels le cœur de l'homme est détourné de la chasteté et de la pureté, ou son intelligence abrutie.

6. Nous devons aussi observer attentivement que Dieu commande à chacun de nous de regarder à sa vocation dans tous les actes de sa vie. Car il sait combien l'esprit de l'homme brûle d'inquiétude, avec quelle légèreté il est porté çà et là, et par quelle ambition et quelle convoitise il est poussé à embrasser plusieurs choses différentes à la fois. C'est pourquoi, de peur que nous ne mettions tout en désordre par notre folie et notre témérité, Dieu, en distinguant ces états et ces manières de vivre, a fixé à chacun ce qu'il aurait à faire. Et afin que personne ne dépasse ses limites à la légère, il a appelé ces manières de vivre des vocations. Chacun doit donc considérer pour sa part que son état est pour lui comme un poste assigné par Dieu, afin qu'il ne voltige pas et ne tourne pas çà et là sans réfléchir tout au long de sa vie. Or cette distinction est si nécessaire que toutes nos œuvres sont estimées devant Dieu d'après elle, et souvent autrement que ne le voudrait le jugement de la raison humaine ou philosophique. Non seulement le commun des gens, mais aussi les philosophes estiment que l'acte le plus noble et le plus excellent qu'on puisse accomplir est de délivrer son pays de la tyrannie. Au contraire, tout simple particulier qui aura porté la main sur un tyran est ouvertement condamné par la voix de Dieu. Je ne veux pas cependant m'arrêter à citer tous les exemples qu'on pourrait donner. Il suffit que nous sachions que la vocation de Dieu est pour nous comme un principe et un fondement pour nous bien conduire en toutes choses, et que celui qui ne s'y conformera pas ne tiendra jamais le droit chemin pour bien s'acquitter de sa tâche. Il pourra bien faire parfois quelque acte louable en apparence, mais il ne sera pas accepté devant le trône de Dieu, quelle que soit l'estime dont il jouit devant les hommes. De plus, si nous ne prenons pas notre vocation comme une règle constante, il n'y aura ni suite ni cohérence entre les parties de notre vie. C'est pourquoi celui qui

aura dirigé sa vie vers ce but l'aura très bien ordonnée : personne n'osera entreprendre plus que sa vocation ne le permet, ni ne se laissera pousser par sa propre témérité, sachant bien qu'il ne lui est pas permis de franchir ses bornes. Celui qui est de condition modeste se contentera pourtant paisiblement de son sort, pour ne pas quitter le rang où Dieu l'aura placé. Ce sera aussi un grand soulagement dans tous les soucis, les travaux, les ennuis et les autres charges, quand chacun sera persuadé que Dieu est en cela son guide et son conducteur. Les magistrats s'emploieront plus volontiers à leur charge ; un père de famille s'astreindra à faire son devoir avec plus de courage ; bref, chacun supportera plus patiemment son état et surmontera les peines, les soucis, les chagrins et les angoisses qui s'y trouvent, quand tous seront bien convaincus que personne ne porte d'autre fardeau que celui que Dieu lui a mis sur les épaules. Il nous en reviendra une consolation singulière : il n'y aura pas d'ouvrage si méprisé ni si vil qui ne brille devant Dieu et ne soit très précieux, pourvu que nous y servions notre vocation.